

**UNIVERSITÉ PÉDAGOGIQUE DE VILNIUS
FACULTÉ DE PHILOGIE
DÉPARTEMENT DE PHILOGIE ET DIDACTIQUE FRANÇAISES**

Andrejus Varlamovas

La phraséologie en français et en lituanien

Mémoire de Master

Directrice du travail / lect. V. Žvirinska

Vilnius

2010

Sommaire

I	INTRODUCTION	3
II	ANALYSE THEORIQUE DE LA PHRASEOLOGIE	6
	1. L'aspect théorique	6
	2. L'actualisation des unités phraséologiques	13
III	CLASSIFICATION THEMATIQUE	16
	1. L'église. <i>Les locutions françaises / lituaniennes</i>	16
	2. L'amour, les plaisirs. <i>Les locutions françaises / lituaniennes</i>	24
	3. La table. <i>Les locutions françaises / lituaniennes</i>	31
	4. L'armée, la guerre. <i>Les locutions françaises/ lituaniennes</i>	39
IV	CLASSIFICATION D'APRES LES PARTIES DU DISCOURS	51
V	CONCLUSION	57
VI	BIBLIOGRAPHIE	59

I. Introduction

Le mot « phraséologie » a un double sens. Au sens large du mot la phraséologie c'est l'aspect particulier de la lexicologie ou même une branche indépendant de la linguistique qui a pour but d'étudier les groupements stables (locutions phraséologiques).

Au sens étroit du mot la phraséologie de Balzac ou de Troyat est l'ensemble de locutions phraséologiques dont se servent ces écrivains. C'est sous le premier aspect que la phraséologie nous intéresse.

La grande question qui se pose concerne la nature des groupements libres et des groupements stables, leurs traits particuliers, leurs limites libres qui se constituent au moment de la parole tels *qu'un bon livre, la maison de mon père*, sont du ressort de la grammaire (de la syntaxe). La phraséologie s'occupe des groupements stables (locutions phraséologiques) qui ne se créent pas au moment de la parole, mais y sont reproduits en tant qu'unités toutes faites, unités lexicales.

En parlant on utilise habituellement une sorte de clichés de groupements de mots traditionnels. Le même verbe, lié à des compléments de nature différente, peut donner des combinaisons de mots tout à fait diverses.

La plupart des locutions phraséologiques se caractérisent par leur intégrité sémantique, c'est-à-dire elles présentent un tout unique au point de vue de sens. Les locutions sont souvent des équivalents de mots simples : *prendre une décision – décider, faire peur – effrayer, tout le monde- tous*.

Problématique des groupements libres et stables. Comme nous l'avons dit auparavant, la phraséologie a pour but de définir les groupements stables, de les classer, d'établir les causes de leur apparition dans la langue, leurs traits caractéristiques. Il n'existe pas de limites strictes entre les groupements libres et stables. Ces limites ont un caractère mobile. Les groupements stables font souvent leur apparition dans la langue à la suite de la lexicalisation des groupements libres, c'est-à-dire à la suite de la lexicalisation de leur passage aux unités lexicales. Tel est le cas des locutions *laver la tête à quelqu'un, prendre le taureau par les cornes* et d'une quantité d'autres. Dans les cas cités ci-dessus on est en présence des groupements homonymes (libres et stables). On peut laver la tête à son fils au sens propre de ce mot (groupement libre) et on peut également lui laver la tête pour sa mauvaise conduite (groupements stables). Les groupements stables ont

donc commencé leur existence par être libres et ont fini par devenir des unités toutes faites grâce à leur constant emploi métaphorique.

Ainsi, tous les deux (les groupements libres et stables) sont intimement liées, ce qui est une preuve éclatante des rapports étroits de la lexicologie et de la grammaire. Grâce à leur fréquent emploi métaphorique les groupements autrefois libres se transforment en groupements phraséologiquement liés, en locutions phraséologiques qui présentent une unité d'image et de sens.

A l'encontre des mots, les locutions phraséologiques n'ont pas pour caractère la polysémie. La plupart des locutions phraséologiques sont monosémiques. De même qu'un mot simple ou composé, les locutions phraséologiques peuvent exprimer une seule notion et accomplir le rôle d'un seul terme de la proposition : *coup d'épaule, tout à coup*. (Timeskova, 1967, p.87-88).

A propos de la phraséologie française et lituanienne. Si l'on essaie de voir le bilan des études consacrées à la phraséologie comparative du français et du lituanien, on constate très vite que ce domaine de la linguistique n'a su attirer l'attention de linguistes que fort rarement. Il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi. Cela s'explique par une longue période d'occupation soviétique où la langue lituanienne était refoulée dans les obscurités du monde linguistique. L'absence d'une telle nécessité en était aussi la cause.

Pour ce qui est de la théorie de la phraséologie lituanienne, c'est à partir de la deuxième partie du XX siècle qu'on commence vraiment à s'intéresser à la phraséologie. En 1987, le linguiste lituanien V. Drotvinas a consacré une partie de son ouvrage « *Lietuvių kalbos leksika ir frazeologija* » à l'étude de la phraséologie ou il dit « Plus on étudie la phraséologie, plus elle obtient les droits d'une discipline particulière et d'une science indépendante, ayant ses méthodes et sa terminologie » (Drotvinas, 1987, p.127).

Le linguiste Jonas Paulauskas a aussi joué un rôle important dans l'étude de la phraséologie de la langue lituanienne, il a publié « *Le dictionnaire phraséologique de la langue lituanienne* » (1977) et « *Le dictionnaire systématique de la langue lituanienne* » (1995). Il faut noter aussi le livre « *Les locutions de la langue lituanienne* » de J. Lipskienė qui a été publié en 1979. On peut trouver aussi des articles intéressants sur la phraséologie lituanienne dans des revues littéraires « *Kalbos kultūra* », « *Mūsų kalba* » et « *Gimtoji kalba* ».

Pourtant pour ce qui concerne la phraséologie du français, on peut trouver un riche héritage de plusieurs ouvrages qui ont été écrits par tels linguistes russes comme N.Lopatnikova, V.Gak, I.Timeskova, V.Vinogradov, et dont certaines œuvres nous serviront d'appui pour notre travail.

Pour ce qui est de la théorie de la phraséologie française, tout d'abord il faut citer Ch.Bally qui est une figure importante dans les études phraséologiques et dont les ouvrages vont nous servir aussi pour notre travail. Parmi les linguistes francophones il faut aussi nommer J. Picoche, A.Niclas-Salminen, J.Gardes-Tamine dont l'apport à la phraséologie est inestimable.

Ainsi l'objet d'étude de notre travail est la phraséologie. Les méthodes descriptive et comparative seront utilisées pour ce but. Le mémoire se compose de l'introduction, de trois parties et des conclusions.

II. Analyse théoriques de la phraséologie

I. Aspect théorique

Le mot phraséologie vient du grec (*phrasais* langage, phrase et *logos* discours). La première attestation du terme de phraséologie date du XVIII^e siècle. Mais c'est surtout le linguiste suisse Charles Bally, réputé pour ses trois ouvrages : *Précis de stylistique*, *Traité de stylistique et Linguistique générale et linguistique française*, qui a élaboré toute une théorie de la phraséologie. Ce terme, nous pouvons le trouver dans le *Traité de stylistique* : « Si, dans un groupe de mots, chaque unité graphique perd une partie de sa signification individuelle ou n'en conserve aucune, si la combinaison de ces éléments se présente seule avec un sens bien net, on peut dire qu'il s'agit d'une locution composée. C'est l'ensemble de ces faits que nous comprenons sous le terme général de phraséologie » (Bally, 1951, P. 65–66.).

Le terme « phraséologie » est traité de différentes façons dans les dictionnaires des langues différentes. Traiter de la phraséologie en tant que problème terminologique n'est pas une question nouvelle, mais les théories et les pratiques sont encore loin d'être unifiées.

Le Nouveau Petit Robert par exemple présente la phraséologie sous la dénomination « Locution » qui est présentée comme « groupe de mots formant une unité et ne pouvant pas être modifié à volonté ». Les catégories suivantes sont ainsi classifiées : « locution adverbiale », « locution conjonctive », « locution prépositive », « locution adjectivale », « locution figurée », « locution familière » et « locution proverbiale » (Le Nouveau Petit Robert, 1993, Préface).

L'ouvrage *Phraseology* dessine à travers l'ensemble des contributions une définition de la phraséologie en tant que « *phraseological word-like units or sentence-like units of a language* », « *formulate, idioms, fixed or semi-fixed collocations* ». (Cowie, 1998)

A. Rey et S. Chantreau dans le *Dictionnaire des expressions et locutions*, la définissent ainsi : « *Qu'appelle-t-on ici une locution, une expression ? Il s'agit de phraséologie, c'est-à-dire un système de particularités expressives liées aux conditions sociales dans lesquelles la langue est actualisée, c'est-à-dire à des usages* » (Rey et Chantreau, 1989, Préface). Dans cette définition, on voit que *phraséologie* et *locution* sont synonymes, mais la dénomination *locution* est plus privilégiée.

La phraséologie si on la considère au sens large selon les définitions apportées par l'auteur de *Phraseology* (Cowie, 1986) peut en réalité se distinguer selon trois catégories : les

expressions entièrement lexicalisées, les expressions partiellement lexicalisées et les contraintes de sélection ou restriction de sélection, que Cruse nomme les « affinités » entre les mots (Cruse, 1986), autrement décrites par Chomsky à travers les « règles sélectionnelles » (Chomsky, 1971). Ainsi, la phraséologie concerne tout autant des expressions lexicales que des propriétés sémantiques et syntaxiques de combinatoire entre les unités.

La définition donnée par le *Grand Larousse de la langue française* dénomme la phraséologie comme une construction de phrase, ou procédé d'expression propre à une langue, une époque, à une discipline, à un milieu, à un auteur donné. (Grand Larousse, 1971).

I. Desmet définit la phraséologie comme une combinaison de lexèmes qui n'est ni complètement figée ni complètement libre et qui présente une certaine flexibilité et dont les composantes peuvent varier morphosyntaxiquement (Desmet, 1994).

D'autres auteurs accentuent aussi l'existence d'un trait spécifique de cette unité et qui est celui d'avoir une base, un noyau, une matrice autour de laquelle se déclinent d'autres termes ou lexèmes. Ainsi D. Gouadec donne la définition d'une unité phraséologique : « c'est dans un document ou un discours, toute chaîne de caractères dépassant et incluant éventuellement l'unité terminologique dont les conditions d'utilisation sont spécifiques et spécifiées comparant un élément matriciel (stéréotypique) et un seul dans lequel permutent généralement, mais pas nécessairement, des variables - à réutiliser tel quel, sauf jeu intentionnel, sous peine d'évaluation négative de la performance du traducteur ou du rédacteur » (Gouadec, 1994). Un phraséologisme, selon Gouadec, est une suite comportant un terme, une suite à matrice (élément stable) et stéréotypée à réutiliser toujours sous la même forme et dans le même type de discours ou pour une même spécialité.

Gouadec donne la définition suivante du phraséologisme : « le phraséologisme commence là où finit le terme » (Gouadec, 1994, p.172). Ainsi, il dit : « Pour qu'il justifie d'un traitement particulier, il faut que le phraséologisme présente un caractère de stéréotypie fortement marqué (stéréotypie de domaine ou de type de discours ou simple stéréotypie de répétition) ou d'anomalie ou de rupture (et donc de risque) ou de fréquence significative. Dès l'instant où la chaîne de caractères cesse de désigner pour exprimer, il y a phraséologisme. Mais la séparation s'effectue doucement et les hybrides terminologiques phraséologiques sont légion. Une fois la séparation entre les entités terminologiques et entités phraséologiques confirmée, l'observation permet d'opposer les entités phraséologiques à pivot terminologique et les entités à variables

terminologiques. Le phraséologisme significatif (justifiant une prise en compte particulière) est une chaîne de caractères signifiant comportant un pivot et une variable au moins ou (une matrice et des variables et présentant, intrinsèquement ou extrinsèquement, un caractère de stéréotypie, et, au besoin, une liste des variables et des conditions de variabilité » , « Faire de la phraséologie » selon Gouadec, c'est « expliquer ce que les expressions signifient, à quoi elles servent, et comment elles se comportent » (Gouadec, 1994, p. 173).

Tout comme le mot la locution phraséologique est un phénomène excessivement complexe qui se prête à une étude multilatérale. D'ici les difficultés qui se présentent lorsqu'on aborde la classification des locutions phraséologiques qui pourraient être groupées à partir de principes divers reflétant leurs nombreuses caractéristiques.

Le premier linguiste qui a classé les locutions phraséologiques françaises et a établi leurs traits particuliers est le linguiste suisse Charles Bally. Il répartit tous les groupements de mots selon le degré de la soudure de leurs parties composants en deux types polaires : groupements passagers (libres) et unités indécomposables. Dans son « Traité de stylistique française » on peut trouver des exemples sur les deux types de groupements de mots (libre et stables) : Une foi qui se montre trop est une *mauvaise foi* (groupement passager). *La mauvaise foi* embrouille les affaires les plus simples (groupement stable). (Bally. 1951, p 91).

La classification des locutions phraséologiques du linguiste russe V. Vinogradov est plus complète que celle de Ch. Bally. V. Vinogradov distingue les locutions phraséologiques suivantes : *les locutions soudées, les ensembles* et *les combinaisons phraséologiques*. Les deux premiers types de locutions constituent un groupe synthétique ; le dernier type représente un groupe analytique. (Synthétique et analytique, est en principe la même notion que fait Ch. Bally lorsqu' il parle des unités, d'une part, et des séries, de l'autre. V. Vinogradov a fait un apport considérable à l'étude des locutions phraséologiques. Il porte son attention sur les particularités d'ordre structural et grammatical des locutions phraséologiques, ce qui est très précieux. Selon le degré de la soudure de leurs parties composantes il répartit tous les groupements stables en trois grandes catégories : unités indécomposables, unités phraséologiques et les combinaisons phraséologiques. Cependant la classification de Vinogradov ne saurait être mécaniquement appliquée à n'importe quelle langue, toute ayant ses propres particularités :

1. les groupements synthétiques (unités indécomposables)
2. les groupements intermédiaires (syntético - analytiques)

3. les groupements analytiques

Les groupements synthétiques se caractérisent par le plus haut degré de la fusion de leurs parties composantes. Les significations des mots isolés y cessent d'avoir une existence indépendante et forment un tout sémantique indissoluble. Le sens de la locution ne découle nullement de ses composants. Ce type de locutions est équivalent aux unités indécomposables de Ch. Bally. On ne saurait rendre le sens des locutions phraséologiques telles que *être tout chose*, *prendre en grippe*, *n'être pas dans son assiette* sans une analyse étymologique de leurs composants.

Vu que les unités indécomposables comprennent généralement des archaïsmes lexicaux ou grammaticaux, on a souvent besoin de se rapporter aux données historiques pour établir leurs sens. Ainsi dans les locutions *chercher noise à quelqu'un*, *n'avoir ni sous, ni maille, on est à huit clos*, on est en présence d'archaïsmes lexicaux : maille « petite monnaie indivisible », noise « querelle », huit clos « portes fermées ».

Dans la locution *péril en la demeure* on voit un archaïsme sémantique. Le mot demeure au sens d'ajournement ne s'emploie de nos jours que dans la terminologie juridique. Nombre de locutions indécomposables comportent les traces de la syntaxe archaïque avec le manque de l'article : *entre chien et loup*, *à cheveux maigres vont mouches*, *chercher noise à qqn*.

Il arrive que l'intégrité sémantique de telle ou telle locution phraséologique dépend uniquement de l'effacement des liens sémantiques entre ses parties composantes d'un ancien usage disparu ou d'un fait historique oublié. Ainsi il faut voir à l'origine des locutions proverbiales *loger le diable dans sa bourse*, *tirer le diable par la queue* (être sans argent), *la croyance aux démons, diables*, etc. La locution *faire Gille* (s'enfuir honteusement) a apparu dans la langue lors de la fuite du prince Gillon, quand il apprend qu'on va le faire roi. La locution *il vient de la Rochelle, il est chargé de maigre*, qu'on emploie en parlant d'un homme excessivement maigre, comporte une allusion au siège de la Rochelle dont les habitants assaillis sont restés durant treize mois sans provisions. Il faut bien savoir l'histoire de la France pour pouvoir expliquer la naissance d'une locution.

Dans un certain nombre de locutions indécomposables contenant les pronoms *en et y*, on serait embarrassé pour rétablir les mots remplacés par le pronom, ce qui constitue leur fusion : *l'emporter*, (emporter victoire), *vous me baillez belle* (vous me dites une belle histoire). Toutes ces locutions ont un caractère synthétique, elles sont indécomposables.

Dans la langue française on trouve encore un type de *groupements stables synthéto-analytique*, moins soudé que le premier, qui occupe une position intermédiaire entre deux types polaires de locutions : synthétiques et analytique. Ce qui le fait distinguer du premier c'est la motivation de ses composants. On peut déduire les sens des parties composantes les sens globaux de la locution. Ce type de locution est proche des unités phraséologiques de Vinogradov. Ces groupements de mots ne sont pas entièrement indécomposables, mais ils ne sont non plus conformes à la norme grammaticale du français d'aujourd'hui ce qui permet de les envisager comme un type de locutions intermédiaires entre les unités synthétique complètement indécomposables et les unités lexicales purement analytique. Ce sont les périphrases verbales ; adverbiales, prépositives et conjonctives content des archaïsmes grammaticaux : *avoir peur, rendre compte, à belle dents* etc.

Le français de nos jours ayant les tendances analytiques très prononcés, abonde en périphrases de toutes sortes (verbales, nominales, adverbiales, prépositives, conjonctives). La majeure partie de ces périphrases est entièrement conforme à la syntaxe du français d'aujourd'hui ce qui permet de les rapporter aux locutions analytiques. Pourtant ce sont des locutions à significations phraséologiquement liées, leur alliance avec d'autres mots étant traditionnelles, consacrés par l'usage. Ainsi le verbe *subir* se combine avec un nombre assez restreint de substantifs en donnant des locutions entièrement conformes à la syntaxe contemporaine : *subir un examen, un échec, une défaite, un interrogatoire, un changement*. Ces périphrases sont habituellement dépourvues de toute valeur expressive.

J. Gardes-Tamine présente l'étude syntagmatique des mots. Elle remarque « il faut repérer si le mot entre dans une **collocation**, c'est-à-dire dans une association prévisible, qui peut même être stéréotypée avec d'autres mots » (Gardes-Tamine, 1992, p.176).

A l'encontre des périphrases à valeur expressive plus ou moins fortement prononcée qui sont fondée sur l'emploi métaphorique, plus rarement métonymique de toute la locution, il y a des locutions qui contiennent une hyperbole ou des pléonasmes. Ces groupements de mots constituent un groupe à part dans la phraséologie française – celui de locutions proverbiales. Ces locutions diffèrent aussi par le degré de la soudure de leurs parties composantes. Pour la plupart de ces cas ce sont des groupements synthéto – analytiques : *tomber de la poêle dans la braise, donner la brebis à garder au loup, le jeu ne vaut pas la chandelle*. On y voit nombre de

comparaison toutes faites : *écrire comme un chat, rouge comme une tomate, bête comme un chou, droit comme un i, pleure comme une fontaine.*

Les locutions proverbiales françaises sont souvent basées sur un autre lexique que leurs équivalents lituaniens ce qui s'explique par les particularités de la structure lexicale et grammaticale de deux langues, par des faits historiques, l'histoire des locutions française étant étroitement liée à l'histoire de la France.

En langue lituanienne on trouve aussi des locutions proverbiales qui sont basées sur un lexique qui a des particularités de la structure lexicale et grammaticale.

Les locutions proverbiales toutes faites absorbent l'individualité des mots, sans les priver de sens. Les mots isolés gardent dans les locutions proverbiales de ce type une certaine indépendance, mais ils sont strictement limités dans leur emploi. Les particularités lexicales des locutions françaises sont conditionnées par les particularités du système lexical français, par l'histoire du peuple français.

Pour la formation des locutions phraséologiques les français et les lituaniens utilisent les noms de différentes parties du corps humain ainsi que les noms de différents animaux. Cependant le choix d'une telle ou telle nomination du corps humains pour créer des équivalentes diffère dans les deux langues.

Pour B. Gak les locutions phraséologiques se caractérisent par une structure synthétique et un contenu lexical. Il distingue les locutions stables et instables. Selon l'auteur russe les locutions stables ont toujours un lien de compréhension entre ses unités. Ainsi les locutions avec un substantif contiennent toujours des verbes et des adjectifs qui sont « raison d'être » de la signification. Par exemple, avec le mot *loi* on peut trouver plusieurs locutions qui se sont stabilisées : *faire la loi, obéir aux lois, infraction aux lois* etc. D'autre part, il y a des cas lorsque les locutions avec le mot *loi* ne sont pas toujours stables, comme par exemple : *loi intéressant* ou *loi à sensation*.

Les locutions stables et instables peuvent être exprimées à l'aide de plusieurs mots différents. La compatibilité de mots dépend de plusieurs facteurs : socioculturels, juridiques qui détermine le choix de mots pour leur liaison. En russe, par exemple on dit *lire* à la place de *faire* ou *donner le moral*, pourtant pour *lire instruction* on peut employer *faire* et *donner instruction*. Le mot français *aquilin* peut avoir la jonction seulement avec le mot *nez* ce qui nous donne *nez aquilin* et pas *un regard aquilin*.

Du point de vue de la compatibilité lexicologique Gak distingue les groupements libres et stables. Dans les groupements stables on aperçoit une sélection dans l'emploi de composants. Par exemple on dit *gravement malade* et *grièvement blessé* ou bien *amitié indéfectible, volonté inébranlable*. J. Gardes-Tamine les appelle «collocation».

B. Gak classe les locutions en idiomatiques et non idiomatiques. Selon le même auteur les unités phraséologiques diffèrent de locutions non phraséologiques selon ses trois particularités :

- structurale (composition avec plusieurs mots)
- sémantique (changements de sens de ses composants, c'est-à-dire elles sont idiomatiques)
- fonctionnelle (usuelles, stabilité)

L'absence d'une de ses trois particularités mène à l'apparition d'une autre catégorie lexicale: métaphore lexicale, compatibilité analytique non idiomatique, énonciation individuel d'un auteur.

On aperçoit que les linguistes français qui étudient la lexicologie ne parlent pas beaucoup de la phraséologie. Jacqueline Picoche dans son « Précis de lexicologie française » définit la phraséologie comme *unités lexicales graphiquement complexes*. Elle appelle un mot, dans tous les cas, les unités de fonctionnement. Ainsi elle dit : « Dans le cas où cette unité est graphiquement complexe et lorsqu'on veut attirer l'attention sur ce fait, on pourrait appeler ses éléments mots graphiques, et leur totalité, selon une terminologie très usuelles et bien connue de tous, mot composé ou locution » (Picoche, 1992, p.23).

Certains linguistes français aussi proposent une autre définition terminologique des locutions phraséologiques. Ils font une distinction terminologique entre l'unité graphique qu'ils appellent mot pour laquelle ils forgent un nom conventionnel: lexie (Pottier), synapsie (Benveniste), synème (Martinet), unité syntagmatique (Guilbert), unité phraséologique (Dubois). Le plus courant en France est lexie. Pourtant il n'est pas adopté pour des raisons pédagogiques car dans l'enseignement du vocabulaire, c'est le plus souvent l'unité de fonctionnement que l'unité graphique autonome.

L'usage traditionnel semble réserver le terme de mot composé aux substantifs et adjectifs comportant un petit nombre d'éléments et celui de locution d'abord aux verbes, aux adverbes, conjonctions et prépositions composés. Ainsi parmi les mots composés Niklas-Salminen qualifie

les unités à deux termes nominales, parfois adjectivales et même verbales, ainsi que les unités à trois termes uniquement nominales. Les unités complexes faisant partie des autres catégories grammaticales (adverbes, prépositions, conjonctions, interactions) et les formes lexicalisées comportant plus de trois éléments (vendre la mèche, à pas de loup) sont classées parmi les locutions (Niklas-Salminen, 1997, p. 79).

Selon Niklas-Salminen les locutions peuvent être des :

locutions nominales : *un m'as-tu vu, le qu'en dira t on*

locutions verbales : *faire fi de, chercher noise*

locutions adjectives : *aigre doux, bon enfant*

locutions adverbiales : *en effet, sur le champ,*

locution prépositives : *autour de, à cause de*

locutions conjonctives : *afin que,*

locutions interjectives : *non de dieu, mais enfin*

2. L'actualisation des unités phraséologiques

Z. Khovanskaia et L. Dmitrieva dans leur « Stylistique française » parlent de l'actualisation des unités phraséologiques. Les unités se distinguent des groupes de mots libres par leur stabilité, leur invariance formelle et leur reproduction en parole en tant que telles, référant à un objet ou un phénomène de la réalité. Cela veut dire que les unités phraséologiques font partie des groupes de mots figés qui se trouvent à la limite du lexique et de la syntaxe et mettent en évidence la relation réciproque de ces niveaux de langue qui se manifeste dans la transformation des groupes de mots libres en unités du vocabulaire. Tout d'abord nous allons examiner la spécificité des groupes de mots figés.

« Un groupe de mots figé est une dénomination complexe toute faite qui s'emploie sans aucune modification d'ordre morphologique, syntaxique ou lexicale. Autrement dit, elle existe dans le système de la langue au même titre que les unités lexicales et fait partie d'une classe finie de moyens d'expression constituant le vocabulaire dont le locuteur choisit une dénomination qui correspond le mieux à sa tâche communicative, tandis que les groupes de mots libres se construisent à nouveau à chaque nouvel emploi, leur nombre est aussi infinie que celui des situations réelles. Leur construction obéit à des modèles bien déterminés tandis que leur contenu lexical est variable » (Khovanskaja Z., Dmitreva L. 1991, p. 231-232).

« Ce n'est pas seulement la présentation morphologique de syntagmes entiers, mais aussi leur caractère indécomposable, c'est-à-dire la fixité de leur structure formelle et la spécificité des rapports syntaxiques entre les éléments, qui témoignent de la stabilité des groupes de mots figés. Il en est ainsi les énoncés cités plus haut ou l'on ne saurait remplacer la préposition à (machine à coudre) par de ou pour sans détruire la dénomination » (Khovanskaja Z., Dmitreva L. 1991, p. 231-233).

Les groupes figés du type phraséologique, qui nous intéressent en premier lieu, représentent d'habitude des moyens de dénomination secondaire, ce qui veut dire qu'ils ont des synonymes neutres désignant les mêmes objets ou phénomènes de la réalité. Les unités phraséologiques revêtent toujours un caractère imagé étant donné qu'elles résultent d'un changement de sens d'un de leurs éléments ou du groupe tout entier.

Le degré de stabilité et de caractère idiomatique des groupes de mots a servi de base aux typologies bien connues des unités phraséologiques de Ch. Bally et de V. Vinogradov.

La différenciation fonctionnelle et stylistique des unités phraséologiques se réalise de la même manière que celle des unités lexicales : à la suite du fonctionnement de telles U. Ph. dans certaines sphères communicatives et de l'apparition des variantes circonstancées dont la valeur symbolique limite leur emploi par certaines circonstances communicatives. Le fonds phraséologiques du français contemporain abonde en variantes et synonymes, surtout dans la communication orale.

« Les spécialistes de phraséologie signalent des particularités de sens des unités phraséologiques telles que la présence obligatoire d'une composante connotative, sa liaison avec l'image due à la forme analytique de ces unités, le caractère diffus de leur sens, c'est-à-dire leur base sémantique générale, la référence à une situation et non à un objet, la désémantisation complète ou partielle de leurs éléments, » etc. (Khovanskaja Z., Dmitreva L. 1991, p. 234-235).

L'actualisation double permet de créer des effets de style éclatant, car ce type de variation occasionnelle rend aux éléments de l'U. Ph. leur indépendance sémantique, ce qui provoque l'interaction entre le sens littéral du syntagme libre et le sens de l'unité phraséologique créée à sa base, quand aux unités phraséologiques qui sont imagées de par leur nature, la mise en valeur volontaire de leur forme interne accompagne toujours leur actualisation double dont

l'amplification picturale, sans aller à l'encontre de la composante imagée invariante, ne fait que la concrétiser. (Khovanskaja Z., Dmitreva L. 1991, p.241)

On peut constater que les traits spécifiques de l'actualisation des unités phraséologiques sont liés à leur caractère discret et à leur nature imagée et expressive.

III. Classification thématique

1. L'Eglise. *Les locutions françaises*

Source intellectuelle et mobilisatrice de la pensée occidentale pendant des siècles, l'Eglise ait donné aux langues européennes quelques tournure de son tonneau. Plusieurs locutions qui se rattachent à l'institution ecclésiastique sont retenues directement de la Bible (Duneton, 1978, p. 241).

Battre sa coulpe (Faire son mea culpa) *Se repentir, avouer et regretter sa faute*

« Mea culpa, mea maxima culpa » (c'est ma faute, c'est ma très grande faute) est un extrait du Confiteor, l'acte de contrition des catholiques qui reconnaissent devant Dieu avoir péchés, et qui prononcent ces paroles en se frappant la poitrine. En français, le mot *coulpe* n'existe plus que dans l'expression qui apparaît au XIIe siècle, et qui veut d'abord dire « se frapper la poitrine en se repentant de ses fautes ». Il était en effet d'usage, au Moyen Âge, d'être démonstratif lorsqu'il s'agissait de montrer sa foi. Ce n'est qu'au XVe siècle qu'elle prend les sens qu'on lui connaît encore aujourd'hui. (<http://www.expressio.fr/expressions/battre-sa-coulpe.php>).

Exemple :

« Si on vient renifler dans mon giron, haussons doucement les épaules. Si on *bat sa coulpe*, battons la notre encore plus fort » (H.Bazin, Lève toi et marche).

Faire ses ablutions *Faire sa toilette*

Le mot *Ablution* vient du latin *ablutio* issu du verbe *abluere* qui voulait dire *laver*. Dans de nombreuses religions, les ablutions sont un acte rituel de purification par l'eau.

Chez les Musulmans, par exemple, l'ablution avant la prière est obligatoire. Elle doit être faite avec de l'eau (ou de la terre propre si l'on est en voyage). Dans chaque mosquée, il doit y avoir une salle des ablutions qui isole la salle de prière du monde profane.

Chez les Catholiques, les ablutions se pratiquent au cours d'une messe, avant la communion, lorsque le prêtre fait verser un peu d'eau sur ses doigts pour les laver. A l'époque des messes en latin, le prêtre récitait un psaume commençant par : « Lavabo inter innocentes manus meas » (Je laverai mes mains parmi les innocents). Lavabo a ensuite été transposé aux ablutions profanes où il a d'abord été utilisé pour nommer le meuble de toilette portant la cuvette

et le pot à eau (à l'époque où l'eau courante n'existait pas encore) puis, avec la modernisation, la cuvette en faïence dans laquelle on fait nos ablutions.

(http://www.casafree.com/modules/newbb/viewtopic.php?topic_id=30424&start=10).

Exemple :

« Toutefois, si l'utilisation de l'eau chaude peut écarter de tels risques, il doit *faire les ablutions* ou le lavage rituel obligatoire avec elle et ne pas recourir au tayammum » (Le tayammum, Article 318).

Nul n'est prophète en son pays.

Sous cette forme, l'expression existe depuis le milieu du XVII^e siècle. Il faut remonter loin pour trouver l'origine de cette expression, puisqu'on en trouve la trace dans les évangiles de Luc et Matthieu. C'est ainsi qu'alors qu'il était retourné à Nazareth, le lieu où il avait grandi, Jésus fut l'objet de sarcasmes et moqueries de la part des habitants, de ceux qui l'avaient connu comme le simple fils d'un charpentier et qui ne pouvaient l'imaginer en Messie fils de Dieu. Matthieu conclut son passage de cette histoire en écrivant : « Et il ne fit pas là beaucoup de miracles à cause de leur manque de foi ».

(<http://www.expressio.fr/expressions/nul-n-est-prophete-en-son-pays.php>).

Exemple:

« Tel a été miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien vu seulement de remarquable. Peu d'hommes ont été admirés par leurs domestiques. Nul n'a été prophète non seulement en sa maison, mais en son pays, dit l'expérience des histoires » (Michel de Montaigne).

Sépulcre blanchi *hypocrites*

Expression qui s'applique à tout ce qui a plus d'apparence et de brillant que de fond et de réalité. Cette locution est empruntée à l'Évangile (saint Matthieu, XXIII, 27), où Jésus, s'élevant contre les fourbes, leur déclare: « Malheur à vous! Scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des *sépulcres blanchis* qui, au – dehors, paraissent beaux aux hommes, mais au– dedans sont pleins d'ossements et de corruption ».

Exemple:

« Le jour ou il est entré dans la vie littéraire, les écailles sont tombées de ses yeux ; il a vu et compris qu'il fallait avoir l'idée, et que sans elle on n'était qu'un *sépulcre blanchi* » (Maxime du Camp).

Pauvre d'esprit

Expression évangélique, que le populaire traduit par faibles d'esprit, imbéciles, mais qui veut dire en réalité, au début du Sermon sur la montagne de Jésus, ceux qui vivent comme si'ils étaient pauvres « heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux » (Matthieu 5.3).

Exemple:

« Je préfère *les pauvres d'esprit* aux esprits prétentieux » (Nisard). (Dictionnaire de locutions françaises, p, 297).

Rendre l'âme Mourir

Dans cette expression datant du XIV^e siècle, l'« âme » représente le souffle. « *Rendre l'âme* » signifie pousser son dernier souffle, donc mourir. Il pourrait également s'agir d'une référence religieuse où l'homme, sujet de Dieu, rend son âme à son « créateur » lorsqu'il meurt. (<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/312/rendre-l-ame/>).

Exemple:

« Le président *a rendu l'âme* hier, notre pays est en deuil »

Etre réduit à la portion congrue Etre réduit au minimum

Autrefois, la portion congrue était la part de leurs revenus que les riches ecclésiastiques devaient céder aux curés pour que ceux-ci puissent vivre. Un « curé à portion congrue » était donc un curé pauvre. L'expression s'emploie depuis dans son sens figuré et signifie qu'une chose est réduite au minimum.

(<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/419/etre-reduit-a-la-portion-congrue/>).

Exemple :

« Hollande: Kouchner "*réduit à la portion congrue* » (l'article sur <http://lci.tf1.fr/politique/2007-05/hollande-kouchner-reduit-portion-congrue-4886809.html>).

Jeter son dévolu *Faire un choix définitif*

En droit canon, le terme « dévolu » désignait un bien dont on jugeait le détenteur indigne ou incapable. Ce bien revenait alors au Pape, qui en disposait et était libre de le donner à la personne de son choix. On disait alors que le souverain pontife "jetait son dévolu" sur le futur heureux propriétaire du bien qu'il avait choisi. Dans le langage courant, cette expression sous-entend également un désir violent, un choix très ferme.

(<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/334/jeter-son-devolu/>).

Exemple:

« On peut *jeter un dévolu* dans les 30 ans pour cause de simonie » (Furetière).

Devoir une fière chandelle *Avoir une grande dette de reconnaissance envers quelqu'un.*

Si quelqu'un vous sauve de la noyade ou vous empêche par tous les moyens d'aller assister à un exposé philosophique de Jean-Claude Van Damme, vous lui devez obligatoirement *une fière chandelle*. Fier a ici le sens de grand, fort ou remarquable. Quant à la chandelle, elle vient du cierge qu'il fallait autrefois obligatoirement aller faire brûler à l'église en témoignage de reconnaissance. A la fin du XVIIIe siècle, « il doit une fière chandelle à Dieu » voulait dire « il a échappé à un grand péril ».

(<http://www.expressio.fr/expressions/devoir-une-fiere-chandelle.php>).

Exemple :

« René *doit une fière chandelle* au célèbre parolier » (article, <http://www.ledevoir.com/non-classe/238920/paroles-de-parolier>).

Être en odeur de sainteté *Être en état de perfection spirituelle.*

Cette expression est apparue au XVIIe siècle avec pour désigner une personne ayant eu de son vivant un comportement si admirable que sa canonisation était envisageable. Mais avant cela, au XVIe siècle, il existait déjà « être en bonne / mauvaise odeur » pour désigner quelqu'un qui faisait bonne ou mauvaise impression. Furetière indique d'ailleurs « odeur se dit figurément aux choses morales et signifie bonne ou mauvaise réputation ».

Ce sens n'a pas disparu et il est resté aujourd'hui dans notre expression, la bonne odeur devenant l'odeur de sainteté et désignant, parce qu'il a fait bonne impression, quelqu'un qui est apprécié, bien vu. (<http://www.expressio.fr/expressions/etre-en-odeur-de-saintete.php>).

Exemple:

« Enfin, il entreprit le pèlerinage qu'on lui avait conseillé à White herne : là, il se confessa pour la première fois depuis son infortune, et reçut l'absolution d'un vieux moine qui mourut ensuite *en odeur de sainteté* » (Walter Scott, *Redgauntlet*, 1824).

Tous le saint frusquin *Tout ce que l'on possède.*

Le terme argotique « frusquin » désignait au XVIIe siècle tout ce qu'un homme possédait : ses habits, ses biens personnels et avoirs. On lui ajouta par la suite, le terme saint par analogie avec Saint-Crépin, qui désignait l'ensemble des outils du cordonnier. L'expression est née ainsi, désignant tout ce que l'on possède avec un sens quelque peu péjoratif.

(<http://www.les-expressions.com/resultats.php?toid=12>).

Exemple:

« Mam'selle Javotte et sa mère furent un bout de temps sur mes crochets, que mon *saint frusquin* s'en allait à petit » (Duneton: la pousse à l'oreille, p.248).

Faire la sainte nitouche Jouer les femmes chastes et innocentes.

Cette expression se comprend sans plus d'explication: « faire la sainte Nitouche » c'est ce donner un air de « ne pas y toucher », d'« affecter l'innocence ». Il y a dans cette phrase (toujours péjorative à l'encontre de la personne visée) une idée de fausseté, d'hypocrisie reconnue par tous et montrée du doigt.

Une sainte est une personne qui a eu une vie exemplaire, qui, toute sa vie, a observé l'évangile tant moralement que religieusement et qui a été canonisée. Cette femme a donc vécu selon des préceptes de vertu, de prières et de respects de son contemporain. Sa vie se tournait vers les autres et non vers son propre plaisir. Une sainte n'approcherait donc pas les plaisirs de la chair, elle se consacrerait uniquement aux nourritures morales et spirituelles. Ainsi par opposition à cette personnification de la perfection, une « sainte Nitouche » est une femme qui se veut être innocente, irréprochable et vertueuse bien que tout le monde connaisse sa véritable nature. Sainte Nitouche, qui n'existe pas, se trouve être la sainte patronne de tous ceux qui jouent les prudes!

Exemple:

« Les uns cryoient: Sainte Barbe! les autres: Saint Feorges! les autres: sainte Nytouche! »
(Rabelais Gargantua).

Mettre à l'index *Mettre quelque chose au rebut.*

En 1563, le Saint Siègre décrète au Concile de Trente que la lecture de certains livres doit être interdite. Cette interdiction concerne les livres hérétiques, obscènes et de sorcellerie. Ils sont alors répertoriés dans un catalogue appelé « index ». Les auteurs mais également les lecteurs de ces ouvrages doivent être fuis par tous les autres individus si ceux-ci désirent assurer le salut de leur âme. Plus tard, l'expression s'applique au domaine ouvrier où l'on met à l'index les patrons qui ne respectent pas les conventions de salaires. Aujourd'hui, mettre quelqu'un ou quelque chose à l'index, c'est le rejeter, l'exclure. (<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/899/mettre-a-l-index/>).

Exemple:

« Le boycottage n'est autre chose que la systématization de ce que nous appelons en France la mise à l'index » (le Père Peinard).

Rire jaune *Se forcer à rire*

Certains situent cette expression pour la première fois, avec le sens actuel, chez Saint-Simon au XVIIIe siècle. Et ils rattachent le « jaune » au teint des hépatiques qui, compte tenu des désagréments de leur maladie et de l'humeur qui en découlait, ne pouvaient rire que de manière forcée. Mais en 1640, Oudin écrit déjà « il rit jaune comme farine », expression de l'argot de l'époque où « farine » ne désigne pas l'aliment, mais quelqu'un de vicieux (« des gens de même farine » désignait, dans le dictionnaire de l'Académie Française de 1694, « des gens qui sont sujets à mêmes vices, ou qui sont de même cabale »). Autrement dit, dès cette époque, le « rire jaune » désignait un rire malsain, dissimulateur. C'est donc probablement de cette époque, et non pas des bilieux, que nous vient cette expression. (<http://www.expressio.fr/expressions/rire-jaune.php>).

Exemple:

« Chamillart était un bon et très honnête homme d'ailleurs très borné *riant jaune* avec une douce compassion à qui opposait des raisons aux siennes »

(Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon – *Mémoires*).

Locutions lituaniennes

En Langue lituanienne il existe beaucoup de locutions qui ont un rapport avec la religion chrétienne. La plupart de ces expressions sont employées à la campagne puisque en ville la religion était plus contrôlée pendant le régime soviétique et avec les années les gens ont perdu l'habitude de les employer dans la vie quotidienne.

Dans le dictionnaire phraséologique de la langue lituanienne on trouve des locutions suivantes :

Locution lituanienne	Signification française	Traduction mot à mot
Savam krašte pranašu nebūsi	Personne n'est prophète chez lui.	Nul n'est prophète dans son pays
Durnių ir bažnyčioje muša (proverbe)	Etre stupide	Un stupide est battu même dans une église.
Prie bažnyčios durų pasėdėti	Mendier	Se mettre près de la porte de l'Eglise.
Bažnyčios šluota	Une veille (fausse) dévote	Balai de l'Eglise
Bažnyčios tarnas	Prêtre, religieux	Serviteur de Dieu
Dievą gaudyti	Etre dévot	Attraper Dieu
Dievo prašyti	Prier	Demander à Dieu
Dieve padėk	Se saluer	Dieu, viens au secours (cette locution est employée pour saluer quelqu'un qui travaille)
Pas dievą nueiti, Pas Abraomą keliauti	Mourir	Aller vers Dieu, Aller chez Abraham
Apaštalų sambarė	Prière	Festin des apôtres
Aukso veršis	Idole	Veau d'or

Vėlių dienos	Le jour des morts	Les jours des âmes
Vėlių Velykos	Le jeudi saint	Pâques des esprits
Velnių prisiėsti	Avoir de l'orgueil	Manger des diables
Altorių šešėlyje	Milieu religieux	Dans l'ombre des autels
Į altorių kelti	Etre pieux	Elever qqn vers l'autel
Alų gerti pas Abraomą	Etre mort	Boire de la bière chez Abraham.
Amžių amžiai	Eternité	Les siècles des siècles
Amžina atilsį	Etre mort	Repos éternel
Paklydusi avelė	Pécheur	Brebis égarée
Per balkį permesti	Annoncer son mariage dans une Eglise.	Jeter par-dessus d'une bille.
Į dangų žiūrėti	Etre très croyant	Regarder le ciel
Davatų puodas	Etre très croyant	Pot de dévotes
Dievo pyragas	Bûche de Noël	Gâteau de Dieu
Dievo stalas	Communion	Table de Dieu
Prie dievo stalo eiti	Communier	Aller vers la table de Dieu.
Dieve duok dangų	On dit à celui qui va bientôt mourir	Dieu, donne lui le ciel.
Dievo bijantis	Pieux	Quelqu'un qui a peur de Dieu.
Dievą nešioti kišenėje	Etre pieux de façon exagérée	Porter Dieu dans sa poche
Eiti su dievu pasišnekėti	Mourir	Aller parler à Dieu
Su dievu	A dieu	Avec Dieu
Į drabužius įvilkti	Ordonner un prêtre	Vêtir de vêtements.
Dvasios tėvas	Prêtre	Père spirituel
Nešvari dvasia	Diable	Esprit sal
Pikta dvasia	Diable	Esprit méchant
Tamsioji dvasia	Diable	Esprit sombre
Hado duobė	Enfers	Fossé de Had
Juozapato pakalnė	Dernier jugement	Penchant de Juozapato (nom

		d'une colline).
Jupas vilktis	Devenir prêtre	Se vêtir de jupas

Les locutions lituaniennes de cette thématique qui sont citées ci-dessus n'ont que quelques équivalents français seulement qui sont employées dans les mêmes situations et ont la même signification:

- savam krašte pranašu nebūsi → nul n'est prophète dans son pays
- prie Bažnyčios durų pasėdėti → faire la manche
- pas Abraomą keliauti → être rappelé chez Abraham
- paklydusi avelė → brebis perdue

2. L'amour, les plaisirs. *Locutions françaises*

Une grande partie de locutions françaises et lituaniennes est consacré à l'amour. Le plus grand nombre de ces locutions sont devenus proverbiales. L'origine de ces locutions, même ainsi définies est de nature diverse. Les unes sont des « façons de parler » qui ont fait fortune parce qu'elles ont plu par leur caractère expressif, sans qu'on puisse dire si c'est leur tour même, ou une image, ou une comparaison amorcée ou exprimée.

Claude Duneton dans « La puce à l'oreille » compare l'amour à une gerbe de mots incomparablement riche, ou bien à un flot continu de façons de parler en mouvement perpétuel et pratiquement infini (Duneton, 1978, p.37). Dans le domaine de l'amour tout peut faire image. Que ce soit pour décrire l'acte sexuel ou désigner l'anatomie adaptée, n'importe quel mot, à la limite, employé dans un contexte érotique, peut se charger de sous-entendus plus ou moins éloquents.

Faire les 400 coups *Mener une vie déréglée*

L'origine de cette expression date du XVII^e siècle. Lors de la guerre menée par Louis XIII contre le protestantisme, la ville de Montauban fut attaquée en 1621 par 400 coups de canon, censés faire plier les habitants qui étaient en majorité protestants. Mais ils ne se rendirent pas. L'expression est restée et on dit d'une personne qu'elle « fait les 400 coups » lorsqu'elle mène une vie désordonnée, sans respect de la morale, et se livre à toute sortes d'excès. Sans connaître la vraie signification de cette locution, il serait certainement difficile de la traduire en lituanien.

Puisque selon la traduction littérale cela signifie *faire des coups*. C'est ainsi qu'il a été traduit le célèbre film français « les 400 coups » de François Truffaut, puisque le traducteur ne connaissait pas la signification de cette locution. (Rat, 1957).

Exemple:

« Robert est maintenant un jeune homme rangé, mais il n'y a pas si longtemps, il *faisait les 400 coups* avec ses camarades » (Manuel Wiznitzer, *Etes-vous à la page?*).

Faire la cour à quelqu'un *Chercher à plaire à une femme ou de la séduire.*

Faire la cour avait une utilisation plus générale dès le XVI^e siècle. En effet, il faut penser à ce qu'étaient la « cour », le domaine et l'entourage du roi, et les courtisans de cette époque, ceux qui s'affairaient autour du souverain à lui *faire la cour*, non pas dans le but de partager le même lit, mais simplement pour s'attirer ses bonnes grâces, être bien vu de lui et, autant que possible, en obtenir diverses faveurs. Et, même si elle en était originaire, cette expression ne s'utilisait pas uniquement à la cour, mais partout où une personne cherchait à se faire bien voir d'une autre. Puis, lorsqu'elle a été limitée à l'usage en galanterie et utilisée telle quelle est depuis le milieu du XVII^e siècle, son but est resté le même : se faire bien voir, obtenir des faveurs de la part de la personne « courtisée ». (<http://www.expressio.fr/expressions/faire-la-cour-a-quelqu-un.php>).

Exemple :

« Quel don Juan, ce Paul! Dès qu'il se trouve en présence d'une jolie fille, il *lui fait la cour* »

(Manuel Wiznitzer, *Etez-vous à la page?* p.42).

Chanter la pomme *Séduire une femme.*

C'est une expression québécoise qui correspond à « faire la cour ». La pomme est symbole de tentation et de lien entre deux désirs. De ce fait elle est restée dans les mémoires comme un objet de séduction et de tentation.

Une autre version paraît plus riche. L'historien québécois R. L. Séguin étudiant les traditions du folklore décrit les manèges amoureux clandestins qui se pratiquaient autrefois au cours des « danses carrées ». Il a relevé plus d'une douzaine de façons différentes de se tenir ou de se toucher la main entre cavaliers et cavalières, lesquelles constituaient un véritable code

érotique allant du simple effleurement des doigts à des pressions plus soutenues, et destinés à prévoir l'après danse et à organiser des rendez-vous sans qu'une parole ne soit dite. L'un des signes de ce discours muet consistait pour le garçon à presser d'une façon particulière la pomme de la fille. Pourtant, c'est hypothèse qui reste à vérifier.

(http://pages.videotron.com/micpreno/chanter_la_pomme.htm).

Exemple:

« À toutes les fois que j'invite mon voisin, *il chante la pomme à ma femme*. C'est fini, je ne veux plus le voir » (Duneton, p.40)

Avoir la puce à l'oreille *Se douter de quelque chose.*

Au XIII^e siècle, cette expression symbolisait le désir que l'on pouvait ressentir pour une personne. Ce sens perdura jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Au siècle suivant, l'expression prit le sens d' « être inquiet ». Les puces étant très présentes dans toutes les couches de la société à cette époque, on suppose que le sens est venu des démangeaisons provoquées par ces insectes, et par l'air inquiétant que pouvait avoir une personne qui les ressentaient. De fil en aiguille, la signification serait devenue celle que l'on connaît aujourd'hui « se douter de quelque chose », comme on pouvait se douter à ses gestes qu'une personne avait des puces.

(<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/22/avoir-la-puce-a-l-oreille/>)

Exemple :

« Fille qui pense à son amant absent toute la nuit, dit-on, *à la puce à l'oreille* »

(Jean de la Fontaine, *Contes*).

Amoureux des onze mille vierges *Amoureux de toutes les femmes.*

Apparue au XVII^e siècle, et plus exactement en 1623, cette expression semble faire référence à la légende de Sainte Ursule et des onze mille vierges. Pour résumer l'idée, sur la pierre tombale de Sainte Ursule était gravée une inscription : « XI.M.V. ». Certains ont traduit les signes XI.M. par onze mille, alors que, vraisemblablement, il aurait fallu comprendre onze martyrs. Le V. quant à lui était dans les deux cas similairement reconnu comme le V de vierges. On pense que le chiffre a inspiré l'expression, et que les onze mille vierges représenteraient l'ensemble des femmes, chacune étant un objet amoureux potentiel pour l'homme qualifié comme étant « amoureux des onze mille vierges ». Et, puisque l'expression comme le jeu de mots était

trop tentant, Guillaume Apollinaire s'en est à son tour inspiré pour titrer un conte érotique à l'époque interdit et circulant sous le manteau : Les onze mille verges ou les amours d'un hospodar, dont voici une citation : (<http://www.franccparler.com/syntaxme.php?id=390>)

Exemple:

« Je mets ma fortune et mon amour à vos pieds. Si je vous tenais dans mon lit vingt fois de suite je vous prouverais ma passion. Que les onze mille vierges ou même onze mille vierges me châtient si je mens ! » (Guillaume Apollinaire).

Faire la bête à deux dos *Faire l'amour avec quelqu'un.*

Parmi toutes les façons anciennes de désigner l'acte sexuel, *la bête à deux dos* est certainement une des plus constantes. Au début du XVIIIe siècle l'expression s'écrivait encore couramment. Dans *Les Caquets de l'accouchée deux maris trompés* « entrèrent à l'hostellerie où se passaient les affaires, et d'une chambre proche, qu'une simple cloison séparait de la leur, ils entendirent faire la fête à la façon de *la bête à deux dos* ». Puis le siècle entra dans des voluptés plus chafouines : ce furent les feux, les flammes, les ardeurs, les coeurs saignants, la boucherie... On joua officiellement la passion sainte nitouche. *La bête à deux dos* n'entra plus dans les salons, elle voyagea désormais dans les chemins creux. Plus tard Littré ne l'indique ni à bête ni à dos. Il cite cependant coquillart : (Duneton, 1978, p.52).

Exemple :

"Jehanne fait *la bête à deux dos*", sans aucun commentaire.

Mettre la main au panier *Mettre la main aux fesses*

L'expression date du 19ème siècle, où l'emploi du terme « panier » désignait métaphoriquement le « derrière »... considéré comme, excusez du peu de classe de l'expression, un « panier à crottes ». (Duneton, 1978, p.53).

Exemple:

« David Beckham se fait *mettre la main au panier* » (titre d'un article sur <http://www.cinetelerevue.be>).

Prendre son pied *Avoir du plaisir ou un orgasme, au cours de l'acte sexuel*

Cette expression n'a rien à voir avec l'image du bébé qui s'empare de son pied pour le sucer avec un grand plaisir. Le pied vient de l'argot du XIXe siècle. Il désignait une part, une ration, un compte que les voleurs réservaient sur leur butin pour leurs complices. En 1878, « *j'en ai mon pied* » voulait dire « j'en ai mon compte, j'ai ma ration ». C'est ce sens de « ration », exagéré, qui a permis ensuite de dire d'une femme qui « prend sa ration » qu'elle en a eu pour son compte lorsqu'elle a fait l'amour. Car cette expression a longtemps été réservée à la gent féminine avant, plus récemment, de s'étendre au genre humain tout entier.

(<http://www.expressio.fr/expressions/prendre-son-pied.php>)

Exemple :

« Le raleux facteur l'a surprise un soir, derrière la chapelle, à l'extrémité du hameau, qui *prenait joliment son pied* avec Tatave, Jules et Julien » (L.F.Céline, *Mort à crédit*)

Faire des fraidaines *se comporter avec arrogance, faire l'important*

Selon Littré, les fredaines sont des « écarts de conduite par folie de jeunesse, de tempérament ou autrement. Comme le précisent Bloch et Wartburg, le mot fredain se rattache à un groupe de termes D'ancien provençal désignant un scélérat, avec pour origine lointaine celui „ qui a renié le serment prêté » (Duneton, 1978, p.43).

Exemple:

« Gardez vous d'imiter ces coquettes vilaines dont par toute la ville on *fait les fridaines* » (Arnolphe, *l'Ecole des femmes*).

Courir la prétentaine *Chercher des aventures érotiques*

L'étymologie du mot est obscure, même si plusieurs propositions existent, et il n'est employé que dans cette expression qui date du début du XVIIe siècle. Le premier sens proposé ici pour l'expression est celui initial. Mais ces allées et venues se sont ensuite rapidement spécialisées, avec des buts nettement plus définis, puisqu'il s'agissait cette fois de courir à droite à gauche après des aventures sexuelles, avec souvent un sous-entendu indiquant une vie de débauché. (<http://www.expressio.fr/expressions/courir-la-pretentaine-calabre.php>).

Exemple:

« Vous êtes une charmante fille, pleine d'intelligence et de douceur ; vous me plaisez beaucoup, et dès le premier coup d'œil que j'ai jeté sur vous, j'ai vu que vous n'étiez pas faite pour *courir la prétontaine* avec ce petit drôle » (Pierre Leroux, *La revue indépendante*, 1842).

Conter fleurette *Faire la cour*

On suppose que cette expression date du 16^{ème} siècle où le verbe « fleuretter » avait le sens de « dire des balivernes ». Le mot « fleurette » signifiait alors « bagatelle », d'où le fait qu'il représente une relation sexuelle.

<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/35/conter-fleurette/>

Exemple:

« Il *conte les fleurette* à cette Dame, c'est à dire il lui fait l'amour » (Furetière).

Courir les quilledoux *Rechercher, multiplier les aventures galantes*

Le mot « guilledou » ne s'emploie que dans cette locution. Au XVI^e siècle, on trouvait les locutions « courir le guildron » pour « courir l'aventure » et « courir le guildrou » pour « fréquenter de mauvais lieux ». La deuxième forme explique que, dans le dictionnaire de l'Académie Française de 1694, cette expression signifiait : « Aller souvent et principalement pendant la nuit dans les lieux de débauche ».

Bien qu'il existe d'autres origines proposées, il semble que tous ces mots commençant par « guil » sont issus du verbe « guiller » qui voulait dire « tromper » ou « ruser » et dont de nombreux dérivés régionaux comportent une idée de séduction sexuelle, considérée comme une tromperie ou une ruse.

On retrouve cette notion dans l'ancien sens de l'expression où les lieux de débauche fréquentés par ceux qui *courent le guilledou* sont ceux où de nombreux coureurs de jupons sont prêts à employer toutes les ruses possibles pour attirer dans leurs filets les jeunes et jolies filles qui auraient eu la mauvaise idée de s'y rendre. (<http://www.expressio.fr/expressions/courir-le-guilledou.php>).

Exemple:

« Moi, je vous croyais des maîtresses à la douzaine, des danseuses, des actrices, des duchesses, rapport à vos absences ... Qu'en vous voyant sortir, je disais toujours à Cibot : Tiens, voilà monsieur Pons qui va *courir le guilledou* ! » (Honoré de Balzac - *Le Cousin Pons*).

Locutions lituaniennes

Dans le dictionnaire phraséologique de la langue lituanienne on trouve beaucoup de locutions destinées à la thématique d'amour. Surtout on en trouve beaucoup avec le mot *rue* qui signifie le nom d'une fleur:

Locution lituanienne	Traduction française	Traduction littérale
Galvelę susukti	Séduire	Tourner la tête
Naktinė gegutė	Epouse	Coucou de nuit
Gyvenimo draugė	Epouse	Amie de la vie
Su Ievos marškiniais	Femme nue	Porter la chemise d'Eve
Jaunąją sverti	Un rite de mariage	Peser la mariée
Į kalnelį eiti	Etre enceinte	Monter sur la colline
Per kalnus eiti	Quitter son partenaire	Aller par les montagnes
Karusus gaudyti	Toucher les choses intimes d'une fille	Pécher les carassins
Kiemo merga	Prostitué	Fille de la cour
Kojas pašalti	Etre trompée	Avoir froid aux pieds
Koja uždėti ant galvos	Accoucher	Mettre un pied sur la tête.
Kaip Dievo jautelis	Trousseur	Comme un veau de Dieu
Su rūtelėmis	Etre célibataire	Avoir des rues
Rūtų vainikas	Symbole de la virginité	Couronne de rues
Rūtą pažadėti	Se marier	Promettre une rue

Nous pouvons voir aussi que la plupart de ces locutions contiennent des mots diminutifs comme *kalnelis* (un monticule), *rūtelė* (une petite rue), *jautelis* (un petit veau), *galvelė* (une petite tête) etc.

3. La table. *Locutions françaises*

Les français sont des grands mangeurs. Des heures passées à table ont donné naissance à plusieurs locutions. Dans cette partie nous allons analyser quelques locutions qui sont nées grâce à la cuisine.

Entre la poire et le fromage *Entre deux évènements, à un moment perdu.*

Au XVII^e siècle, le fromage se mangeait après les fruits, dont les poires et les pommes étaient des exemples types. A l'origine, l'expression signifiait donc « vers la fin du repas », à un moment où l'on commence à être repu et détendu, instant plus convivial et propice aux discussions. Puis elle s'est généralisée pour indiquer « à un moment libre entre deux évènements », la poire et le fromage n'étant plus que des marques temporelles.

(<http://www.expressio.fr/expressions/entre-la-poire-et-le-fromage.php>).

Exemple :

« Il se souvenait du dîner, un mois plus tôt, au cours duquel son beau-frère et son fils, *entre la poire et le fromage*, avaient négligemment mentionné les théologies de "la mort de Dieu" » (Jean-Louis Curtis - *Le roseau pensant*).

Ne pas être dans son assiette *Ne pas être dans son état normal, physiquement ou moralement*

De nos jours, à moins de faire du cheval ou de l'aviation, par exemple, quand on pense 'assiette', on pense généralement au plat individuel dans lequel on mange. Mais il ne faut pas oublier que l'assiette individuelle n'est entrée dans les moeurs qu'après le XVI^e siècle, l'habitude étant auparavant de manger avec les doigts (ou avec la fourchette chez les riches, à partir de Louis XIII) dans le plat commun placé au centre de la table.

En effet, le mot « assiette » a son origine liée au verbe « asseoir ». De ce fait, un des sens du mot est, depuis 1580 chez Montaigne, la « manière d'être assis » et, pour les amoureux des équidés, la position du cavalier sur sa monture. Cette association du mot à une position a donné, au figuré et chez le même auteur, le sens de « état de l'esprit » ou " »façon d'être ». C'est cette dernière signification qu'on retrouve dans cette expression. On peut se demander pourquoi le mot assiette a ensuite désigné ce plat individuel. On pourrait répondre que c'est parce que, toujours en restant avec le sens de 'position' et dès la fin du XIV^e siècle, le mot a désigné la situation d'un convive à une table. Par extension, le service posé à chaque place a également été

appelé « assiette » avant que le mot ne désigne finalement plus que le petit plat individuel. En tout cas, ce qu'on peut constater, c'est que lorsqu'on *n'est pas dans son assiette* on s'intéresse généralement peu à ce qu'il y a dedans. (<http://www.expressio.fr/expressions/ne-pas-etre-dans-son-assiette.php>).

Exemple :

« Des signes avant-coureurs. Déjà, sur la rampe de lancement, Christophe Moreau ne paraissait pas *dans son assiette* »

(Le Figaro - *Moreau a fait son deuil* - Article du 27/04/2009).

Mettre le couvert *Mettre la table*

L'origine de l'expression « mettre le couvert » date du Moyen-âge. En effet, avant, tous les convives mangeaient dans un même plat puis les rois et les seigneurs furent les premiers à se faire servir individuellement. Cependant les repas étaient souvent l'occasion de régler de nombreux problèmes politiques soit par le faste des réceptions soit par l'assassinat d'une personne gênante. Il était devenu d'usage de présenter et de servir mets et boissons recouverts d'un linge blanc afin de montrer aux invités que toutes les précautions avaient été prises pour éviter un acte aussi fourbe qu'efficace: l'empoisonnement. Cette habitude de servir « à couvert » dura jusqu'au XVe siècle puis l'empoisonnement se démoda pour laisser place à d'autres méthodes toutes aussi expéditives. La précaution de dresser le buffet « à couvert » perd ainsi sa nécessité mais donne naissance à l'expression « mettre le couvert » pour signifier l'acte de « dresser la table » c'est à dire préparer la table avec les assiettes, les verres, les couteaux et les fourchettes. Il faut noter que cette locution s'appliquera plus tard au repas lui-même (en effet, « avoir son couvert mis chez quelqu'un », c'est y être reçu pour le repas) puis dès le XVIIIe siècle il désigne le trio: couteau-fourchette-cuillère.

(<http://www.mon-expression.info/dresser-le-couvert>).

Exemple :

« Peux-tu mettre le couvert s'il te plaît ? » (La formule de politesse lorsqu'on demande à quelqu'un de mettre la table)

Faire un pique nique *Un repas où chacun emporte sa nourriture.*

Si déjà au Moyen Age on appréciait les repas à la campagne, les premiers pique-niques sont réellement apparus au XVIIIe siècle. A l'époque, on pouvait pique-niquer dans un jardin, mais également dans une maison, l'essentiel étant que chaque convive apporte son repas. Dans cette expression, le verbe « piquer » signifie « picorer », donc « manger par ci par là », et une « nique » est une chose sans grande valeur. (<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/119/un-pique-nique>).

Exemple :

« Il y a quelques temps que M. Foulquier m'engagea contre mon usage à aller avec ma femme dîner, en manière de *pique nique*, avec lui et M. Benoît chez la dame Vacassin, restauratrice, laquelle et ses deux filles dînèrent aussi avec nous » (J.J. Rousseau, *Les Rêveries*).

Bouffer des briques *avoir très peu à manger*

Le sens de « brique », date de 1204, qui a perduré jusqu'au XVIe siècle, et qu'on trouve encore dans certains dialectes du Nord et de l'Est, c'est le « morceau » ou la « miette ». Et n'avoir que des miettes dans son assiette, c'est effectivement n'avoir que très peu de choses à manger. L'expression elle-même date de la deuxième moitié du XIXe siècle, la sauce n'ayant été préparée et ajoutée qu'au début du XXe.

(<http://www.expressio.fr/expressions/manger-bouffer-des-briques-a-la-sauce-cailloux.php>).

Exemple :

« ...*manger des briques* c'est se serrer la ceinture, danser devant le buffet, se taper du vent» (Roger Vailland - *Drôle de jeu*).

Faire bonne chère *Bien manger, faire un bon repas*

Le mot *chère* est issu du bas latin *cara* (visage), lui-même emprunté au grec *kara* (tête). Ce mot, désuet de nos jours sauf dans la locution « faire bonne chère » (v. 1345), se retrouve d'abord dans des locutions du type « faire bonne (mauvaise) chère à quelqu'un » (vers 1200), soit « faire bonne (mauvaise) figure à quelqu'un » c'est-à-dire « faire bon (mauvais) accueil à quelqu'un ».

Ce n'est en effet que plus tard, par métonymie, que l'on passera de l'accueil à la table et à la nourriture du repas qui traduit l'accueil bon ou mauvais des convives. Par extension et sans doute

influencé par son homonyme chair (viande), chère prit ultérieurement, le sens plus général de repas, comme dans l'expression « faire bonne chère » pour « faire un bon repas ».

(<http://www.mon-expression.info/faire-bonne-cherre>)

Exemple:

« Elle me disait hier à table qu'en Basse Bretagne on faisait une bonne chère admirable »
(Mme de Savigné).

S'en mettre pleine la lampe *Manger (ou boire) copieusement, à satiété*

Dans cette expression purement argotique qui vient du début du XXe siècle, la « lampe » désigne l'estomac, sens qui existe depuis la fin du XVIIe puisqu'il est attesté en 1683. Mais cela semble être venu du croisement de trois choses:

- La première était une métaphore venue de la lampe à huile, récipient comparé à l'estomac qu'on remplit d'un liquide. Pour mieux comprendre la naissance de cette métaphore, on peut rappeler que, pour fonctionner, une lampe devait être régulièrement alimentée en huile.
- La seconde vient du verbe *lamper*, variante nasalisée de *laper*, qui, au milieu du XVIIe siècle, avait le sens familier de « boire avidement » (et d'où nous vient, à la même époque, la « lampée » désignant, selon les sources, soit une « gorgée bue avidement », soit une « généreuse gorgée »).
- La troisième est liée à l'ancien mot « lampas » que Jean de la Fontaine a utilisé et qui signifiait « gorge » ou « gosier ». (<http://www.expressio.fr/expressions/s-en-mettre-plein-la-lampe.php>).

Exemple :

« Et si des copains viennent, je leur fais un gueuleton, on s'en foutra *plein la lampe* »
(Yves Béon - *La planète Dora*, 1985).

A gogo *Abondamment, a profusion.*

Cette expression date du XVe siècle. *Gogo* est une duplication plaisante à l'oreille de *go*, issu de *gogue* qui voulait dire « réjouissance, liesse ». Furetière écrivait : « *A gogo* se dit des choses plaisantes et agréables qu'on a en abondance. Les gens riches vivent *à gogo*. Il a de l'argent *à gogo*... ». C'est de *gogue* que viennent les mots *goguenard* et *goguette* encore employés de nos jours. (<http://www.expressio.fr/expressions/a-gogo.php>).

Exemple :

« Ne parlons que de joie, et jusqu'au conjugo. Laissez moi, s'il vous plait, m'en donner à gogo » (Thomas Corneille, *Cid*).

Une franche lippée *Bon repas gratuit*

La lippe, c'est la lèvre. On dit « faire la lippe » pour faire la moue, et on parle d'une bouche lippue, qui a des grosses lèvres. Une lippée c'est « ce qu'on peut prendre avec la lippe ». Une franche lippée est un repas gratuit. » Un chercheur de franchises lippées est celui qui cherche des repas qui ne coûtent rien », explique Furetière. (Duneton, p.78).

Exemple :

« Prêtres chantant leurs funèbres chansons, Voulut aller, de linge enveloppé, Servir aux vers d'une *franche lippée* » (Scarron.)

Faire la bombe *Faire la fête*

Cette expression est une déformation de *faire bombance*, synonyme de ripailles et de beuveries. Abréviation de bombance (1530 de *bobance* fin XI^e : « orgueil, faste ») synonyme de festin ou de ripaille (1579 du moyen néerlandais *rippen* : « racler, palper »), la bombe (1890) signifie familièrement la fête au sens encore usité de faire la java (argot de 1922) ou faire la foire (1130 *feire* bas latin *feria* : « marché, foire » ; *feriae* : « jours de fête »). Notons que foire (XII^e du latin *foria* : « dévoiement, diarrhée ») désigne également l'évacuation des excréments liquides et que l'orgueil demeure dans « bomber le torse ».

(<http://pagesperso-orange.fr/doublepictures/yougosom.htm>).

Exemple :

« *Faire la bombe*, une bombe à tout casser : la bombance éclatée, les cris, les éclats des bouchons de champagne sautant au plafond dans les rires et le vacarme des fins de banquet » (*La Fontaine*).

Sabler la champagne *ouvrir une bouteille de champagne pour fêter un joyeux évènement.*

L'expression date du XVIII^e siècle. A cette époque, *sabler*, c'était « boire d'un trait » un liquide, principalement alcoolisé. Ce n'est qu'au début du siècle dernier que ce verbe n'a plus été

utilisé qu'avec la boisson festive. L'origine de ce « sablage » d'une boisson viendrait (selon Furetière) d'une comparaison avec le fondeur qui, au XVIIe siècle, faisait couler très rapidement son métal en fusion dans un moule à base de sable fin, comme le buveur fait couler sa boisson au fond de son gosier. (<http://www.expressio.fr/expressions/sabler-sabrer-le-champagne.php>)

Exemple :

« Etats-Unis : « trop tôt pour sabler le champagne », selon un dirigeant de la Fed » (l'article sur http://www.lesechos.fr/info/marches/afp_00231997.htm?xtor=RSS-2054).

A titre Larigot *en grande quantité, énormément ou même excessivement.*

Cette expression semble apparaître au début du XVIe siècle et n'était associée à l'époque qu'au verbe *boire*. *A tire* voulait dire « sans arrêt, d'un seul coup ». Dans la cathédrale de Rouen se trouvait une très lourde cloche nommée « La Rigaude ». Elle était extrêmement difficile à mettre en branle et à faire sonner. Ses sonneurs étant très vite assoiffés par l'effort intense à fournir sur les cordes, ils devaient vite boire « à tire la Rigaude », qui se serait ensuite transformé en *tire-larigot*.

(<http://www.expressio.fr/expressions/a-tire-larigot.php>)

Exemple :

« Et pour l'apaiser lui donnèrent à boire à *tire larigot* » (*Rabelais*).

Faire son choux gras *en retirer profit, avantage*

Le premier sens de l'expression date du XVe siècle : on se régalaient de ce bon plat qu'était le chou gras. C'est surtout à partir du XVIIe siècle qu'elle a pris le sens de « en retirer profit ». Pourquoi ? Parce que le chou était engraisé comme l'est, au figuré, le portefeuille de celui qui retire du profit de ses bonnes affaires. Mais aujourd'hui, l'expression a souvent un sens péjoratif, le profit ou l'avantage étant supposé comme acquis au détriment de quelqu'un ou quelque chose.

(<http://www.expressio.fr/expressions/faire-ses-choux-gras-de-quelque-chose.php>).

Exemple :

« Le temps d'esquiver une claque et d'en recevoir la moitié d'une, il comprit que son exploit avait *fait les choux gras* de la presse locale et que son père n'en était pas satisfait » (René Fallet, *Le triporteur*).

Trempé comme une soupe *Complètement mouillé.*

Cette expression est très ancienne. Si on essaye de la comprendre aujourd'hui, on pourrait croire qu'elle veut dire aussi mouillé qu'une soupe peut l'être. Mais en réalité, autrefois, la *soupe* était la tranche de pain qu'on trempait dans le bouillon et qui en ressortait forcément *trempée comme une soupe*. Ce n'est qu'avec le temps que le terme « soupe » a perdu son sens d'origine pour remplacer le bouillon initial.

(<http://www.expressio.fr/expressions/trempe-comme-une-soupe.php>).

Exemple :

« La création pour aujourd'hui, c'est foutu on va être trempé comme une soupe » (l'extrait du forum sur un site d'Internet).

Casser du sucre sur le dos *Critiquer une personne en son absence.*

Cette expression semble dater de 1868. Le verbe *casser* montre bien la notion de destruction, physique ou orale, d'une personne ou d'une chose. En argot, « sucrer » signifiait à cette époque « maltraiter ». On disait également dès le XVIIe siècle « se sucrer de quelqu'un », pour « le prendre pour un idiot ». « Casser du sucre » revient donc à « dire des ragots ». Quant à la notion de « dos », elle symbolise la responsabilité d'une personne.

(<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/26/casser-du-sucre-sur-le-dos-de-quelqu-un/>)

Exemple :

« PSG : Jérôme Rothen casse encore du sucre sur le dos de Raymond Domenech !!! »
(L'article sur <http://actu.football.fr/post/2010/04/09/>).

Graisser la patte de quelqu'un *Donner de l'argent (à quelqu'un) pour en obtenir une faveur.*

« Graisser la patte de quelqu'un », c'est le soudoyer en lui donnant de l'argent pour obtenir une faveur en échange. L'expression tire son origine du XVIIe siècle, où la « patte » n'est jamais que la version animale de la main qui va recevoir l'argent. Elle provient d'une expression encore plus vieille, du XIVe siècle, où l'on disait « oindre la paume ». On utilisait la métaphore de la graisse car depuis toujours le gras représente le profit mal acquis. « Enregistrer le mais » était donc une action méprisante et lourdement condamnée. (Loiseau, 2010).

Exemple :

« Quelques mauvais garnements se cotisèrent certain jour, pour *graisser la patte au sonneur* de la cathédrale et lui faire sonner l'Angélus vingt minutes avant l'heure légale »
(Prosper Mérimée, *Carmen*).

Locutions lituaniennes

Le dictionnaire phraséologique de la langue lituanienne présente beaucoup de locutions sur la thématique de la cuisine.

Locution lituanienne	Traduction française	Traduction littérale
Karšta košė	Celui qui se met en colère	Bouillie chaude
Beržinės košės duoti	Battre qn	Donner de la bouillie du bouleau
Košės primalti	Faire un désordre	Moudre de la bouillie
Nė košės neįkanda	Etre vieux	Ne pas arriver à manger de la bouillie
Košę pūsti subinėje	Désobéir	Gonfler la bouillie dans le cul
Košę išvirti	Faire des embêtements	Préparer la bouillie
Košės trūksta į galvą	Etre stupide	Manquer de la bouillie dans la tête
Košę užvirti	Faire un gâchis	Faire bouillir la bouillie
Kaip košės	Beaucoup	Comme de la bouillie
Kaip košę valgyti	Manger	Comme manger de la bouillie
Į košę šikti	Déranger	Faire chier dans la bouillie (vulg.).
Su šviežiu pienu būti	Avoir un bébé	Etre avec du lait frais
Kaip iš pieno ištrauktas	Joli,	Tiré du lait
Nei valgyti nei žiūrėti	Peu à manger	Ni manger ni regarder
Vyno liemu	Vigne	Torse de la vigne
Šiltą alų gerti	Se disputer	Boire de la bière chaude
Per alų peršokęs	Signe de la paix	Sauter par la bière
Stalas lūžta	Beaucoup de nourriture sur la table	La table se rompt
Ant stalo prapulti	Etre silencieux pendant le repas	Disparaître sur la table
Du grybai į barščius	Trop	Deux champignons au bortsch
Duonos kąsnis	Pouvoir vivre	Bouchée de pain
Pyragų paragauti	Avoir des embêtements	Goûter du gâteau
Kartus pipiras	Homme hargneux	Poivre amer
Lašinius tepti sviestu	S'efforcer trop	Mettre du beurre sur le lard

Beaucoup de locutions de cette thématique nous parviennent de la campagne. Nous voyons que beaucoup de ces locutions contiennent les mots des produits comme le pain, le lard ou les noms des plats comme la bouillie, le bortsch etc. Bien que les composantes sont liées à la nourriture, le sens de locutions n'a que rarement le rapport à la table.

4. L'armée, la guerre. *Locutions françaises*

Comme le décrit Claude Duneton : « La langue française doit beaucoup à l'armée. A toutes les armées de tout les temps ». Le fond de la langue française vient pour une bonne part, non du latin classique des intellectuels romains, mais du «Latina vulgaris » (bas latin), sort d'argot de légionnaires transmis aux peuplades pacifiées. Du moyen âge jusqu'à nos jours la langue des militaires, langue du plus haut prestige, n'a cessé de fournir des vocables et des locutions d'autant plus imagées que la guerre était fréquente, active, et souvent glorieuse.

Sous l'Ancien Régime les officiers retournaient à la Coup, aux salons et aux dames, ou ils véhiculaient naturellement les façons de parler nées de l'excitation du combat et du progrès des techniques guerrières. Ils avaient le verbe haut, mille anecdotes. Ils avaient des muscles, de la hardiesse, des balafres, ils sentaient bon le cheval et le crottin chaud. Les dames voulaient savoir comment on tuait. Ces nobles gens racontaient leurs batailles, faisaient des gestes, et employaient les termes pour faire plus vrai. (Duneton, 1978, p.182).

Faire quartier *Se montrer indulgent, pardonner*

Cette locution, qui signifie au sens propre, *accorder la vie sauve*, vient d'une convention par laquelle les espagnols et les hollandais, alors en guerre, décidèrent que de par et d'autre on accorderait la vie sauve aux officiers, moyennant une rançon égale à *un quartier* ou *quart* de leur solde. De là : demander quartier (demander grâce) et l'expression point de quartier (touons tout le monde).

Exemple :

«Point de *quartier*, morbleu! La guerre est déclarée » (Destouches, *Dictionnaire des locutions françaises, Larousse, p.330*).

Rester sur le carreau *Rester mort ou blessé sur le champ de bataille*

Cette expression existe depuis le début du XVII^e siècle. Depuis 1160, le « carreau » désigne un pavé plat de terre cuite servant à paver un sol. Par extension, le terme sert aussi à désigner toute surface couverte par des carreaux. Et c'est parce qu'une personne blessée ou tuée à l'intérieur d'une habitation gisait *sur le carreau* que cette expression est née. Actuellement, elle s'utilise aussi dans des situations moins extrêmes, simplement lorsque quelqu'un est en difficulté. Une croyance tenace sur l'origine de cette expression indique qu'elle serait venue du carreau de la mine, lieu où les mineurs étaient autrefois appelés pour descendre dans les puits, ceux qui n'étaient pas retenus étant laissés de côté ; et ce serait de cet état de personne laissée pour compte que l'expression aurait évolué vers une personne blessée ou tuée. Mais, avant que l'expression existe sous sa forme actuelle, au XV^e siècle on disait déjà « être tué sur le carrel », pour « être tué dans la rue », le *carrel* ou *carreau* désignant alors une rue pavée.

(<http://www.expressio.fr/expressions/sur-le-carreau.php>).

Exemple:

« Sains et blessés prennent la fuite, cinq cadavres seulement *restent sur le carreau* »
(Pétrus Borel – *Champavert*).

Monter sur ses grands chevaux *S'emporter, se mettre en colère. Prendre de haut*

Autrefois, alors que le cheval était le moyen de locomotion principal, on en utilisait plusieurs sortes et, parmi celles-ci :

- le palefroi servait pour les parades, pour les voyages et comme monture pour les dames ;
- le sommier (la bête de somme) portait les armes et les bagages ;
- le destrier était le cheval de combat, animal de race et de grande taille (il était ainsi nommé parce l'écuyer l'amenait de la main droite au chevalier).

Lorsque les chevaliers combattaient, ils montaient sur des destriers et plus le « cheval de bataille » était grand, plus ils pouvaient observer et dominer l'adversaire. Ainsi, à l'origine, *monter sur ses grands chevaux*, c'était, pour une troupe de chevaliers, partir à la bataille en chevauchant de grandes montures.

De la fougue et l'ardeur nécessaires pour partir ainsi en guerre, il est resté, au figuré et depuis la fin du XVI^e siècle, cette expression où la fougue est devenue celle de celui qui s'emporte.

(<http://www.expressio.fr/expressions/monter-sur-ses-grands-chevaux.php>).

Exemple:

« Je vous loue, mon cousin, de n'être point *monté sur vos grands chevaux* pour vous plaindre du maréchal d'Estrées » (Marquise de Sévigné - *Lettre 883 - 24 juin 1681*).

Entrer en lice *Entrer dans la lutte.*

Ce mot « lice » provient du francique « listja » qui signifiait « barrière ». Au XIIe siècle, les lices étaient les terrains fermés dans lesquels se déroulaient les célèbres tournois. « Entrer en lice » signifie donc entrer en compétition. Si on utilise souvent cette expression dans le domaine sportif, on peut aussi l'appliquer au domaine de la politique pour figurer que deux candidats sont prêts à s'affronter. (<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/48/entrer-en-lice/>).

Exemple:

« Nous *entrons en lice* à notre naissance, nous en sortons à la mort » (Rousseau)

Mettre au pied du mur *Être contraint d'agir, ne plus pouvoir reculer*

Cette locution avec son sens imagé date de 1590. La métaphore est donc simple à comprendre : si on vous a *mis au pied du mur*, vous n'avez plus de moyen de vous échapper, mais une fois que vous *êtes au pied du mur*, vous êtes obligé d'agir, sans plus pouvoir reculer. (<http://www.expressio.fr/expressions/mettre-etre-au-pied-du-mur.php>).

Exemple:

« Au *pied du mur*, Benjamin se cabre. Il explique qu'il n'aime plus d'amour la dame de Coppet, mais qu'il lui doit de l'amitié, des ménagements, de la reconnaissance » (Émile Henriot - *Portraits de femmes*).

Être à la merci *Être complètement dépendant de quelqu'un*

Le « merci » de cette expression n'a rien à voir avec un remerciement. Il s'agirait plutôt d'une tentative d'apitoiement. En effet, au XVIe siècle, « la merci » désignait une récompense. L'origine latine du mot *mercedem* signifia tout d'abord « salaire » puis « prix ». Celui qui « tenait à sa merci » était donc celui qui fixait les prix, les conditions. On « demandait alors la merci de quelqu'un » pour tenter de l'apitoyer afin qu'il nous épargne la mort ou une situation inconfortable. Aujourd'hui le sens est plus figuré et signifie qu'une personne en « tient une autre

à sa merci », quand c'est elle qui décide du sort de la seconde. Par contre sans merci, au contraire, est un combat à mort, ou le vainqueur ira ou bout de ses intentions. (<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/195/etre-a-la-merci-de-quelqu-un/>)

Exemple:

« Je me rends donc sans résistance à la merci d'elle et du sort » (Malherbe).

Battre en brèche *Attaquer*

Une brèche, chacun sait ce que c'est une ouverture dans une enceinte, fortifiée ou non, qui permet donc une pénétration à l'intérieur de la zone qui n'est plus suffisamment protégée, ce qui peut alors donner lieu à un cambriolage ou une tuerie sauvage, entre autres, selon l'époque et le type d'enceinte, voire une inondation dans le cas d'une brèche dans une digue. Et si, aujourd'hui, une pince coupante suffit à créer une brèche dans un grillage, autrefois, pour en ouvrir une dans une enceinte fortifiée, il fallait la « battre », à l'ancien sens militaire du terme, c'est-à-dire la heurter de coups répétés, la frapper de projectiles (charges de catapulte, boulets de canon...).

Ainsi, le sens premier de *battre en brèche*, attestée en 1701, était-il tout simplement d'attaquer un rempart ou une fortification avec l'artillerie. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que son sens figuré est apparu, la cible attaquée violemment étant alors les arguments ou les idées d'une personne ou d'un groupe d'individus. (<http://www.expressio.fr/expressions/battre-en-breche.php>).

Exemple:

« Seul, devait me pousser à continuer ma route, au lieu de regagner mon lit, mon projet premier de *battre en brèche* les préjugés des Blancs en fraternisant avec les Africains » (Michel Leiris – *Fourbis*).

De but en blanc *Directement*

Cette expression date du XVII^e siècle. Elle est d'origine militaire. Elle a remplacé la locution « de pointe en blanc » où *pointe* désigne l'endroit duquel on pointe ou on vise, dans le cas d'une arme à feu. Le « blanc », c'est tout simplement la cible, dans le cas d'un entraînement au tir. Le « but » est ici une déformation de *butte* venu de la « butte de tir » point d'où on tire (encore utilisé de nos jours par les archers). Ce « but » ne désigne donc pas ici la cible ou le but à atteindre, comme on pourrait le croire, mais le point de départ d'un tir de courte portée, en ligne

directe, duquel on tire rapidement, sans visée longuement préparée, ce qui explique la notion de brusquerie. A opposer au tir à distance qui nécessitait des mesures et un réglage particulier pour faire décrire une courbe en hauteur au projectile, le tout prenant un temps certain et ne pouvant donc être une action brusque. (<http://www.expressio.fr/expressions/de-but-en-blanc.php>).

Exemple :

« Le canon des arquebuses butières peut porter *de but en blanc* mille pas ou environ » (Gaïa).

« En venir de but en blanc à l'union conjugal, il n'est rien de si marchand que ce procédé » (Molière).

Tirer à boulets rouges *Attaquer (quelqu'un ou quelque chose) en termes violents*

Un boulet, c'est cette grosse boule de fonte qu'on chargeait autrefois par la gueule d'un canon et qui, au cours d'une guerre, lorsque le coup était tiré, détruisait des murs, arrachait des jambes ou des têtes une fois arrivé à la destination visée. Mais certains chefs de guerre trouvèrent que la capacité de destruction de ces boulets n'était pas suffisante. C'est pourquoi l'un d'entre eux imagina de chauffer les boulets au rouge dans une forge avant de les tirer, ce qui avait l'avantage, en plus de la destruction brute, de provoquer un incendie, bien utile pour occuper les assiégés et limiter leur ardeur à défendre leur place. L'expression existe donc depuis l'invention de la chose, mais son sens actuel date de la fin du XVIIIe siècle. La métaphore suppose des attaques réitérées (une salve d'artillerie) et violentes (le rouge de la fureur).

(<http://www.expressio.fr/expressions/de-but-en-blanc.php>).

Exemple :

« Pardon, je suis monté pour régler une dette d'un de mes rédacteurs... Le petit Jordan, un très charmant garçon, que vous poursuivez à *boulets rouges*, avec une férocité vraiment révoltante... » (Émile Zola -*L'Argent*).

A brûle pourpoint *Brusquement, sans ménagement ou très à propos*

Cette expression a une origine militaire. Lorsqu'on tirait un coup de feu sur quelqu'un de très près, à bout portant, on lui brûlait le pourpoint (vêtement masculin qui couvrait le torse, utilisé entre le XIIIe et le XVIIe siècle). Cette métaphore utilise d'abord l'idée d'efficacité (pour tuer

quelqu'un, plus on est près, plus on a de chances de réussir) puis de soudaineté, de surprise (pour pouvoir tirer à brûle-pourpoint sur quelqu'un, il faut le surprendre).

(<http://www.expressio.fr/expressions/a-brule-pourpoint.php>)

Exemple :

« La jalousie pouvait l'avoir excité à lui dire à *brule pourpoint* des vérités vacheuses à entendre » (Saint Simon).

Faire mouche *Atteindre son but*

La mouche n'est pas un insecte des plus appréciés, comme le sont la coccinelle ou l'abeille, par exemple. Ne parle-t-on pas de chiures de mouche pour désigner des petites saletés ou de pattes de mouche pour critiquer une écriture toute petite et difficile à lire ? Mais le diptère bourdonnant et agaçant n'est pour rien dans notre expression du jour. Le sujet n'est pas non plus cette mouche, ce tout petit morceau de tissu noir que les coquettes des XVII^e et XVIII^e siècles se collaient sur le visage ou la gorge, comme un grain de beauté, histoire de rehausser la blancheur de leur peau, attribut indispensable des belles de l'époque. Si on a déjà tiré à l'arc, tiré au fusil dans un stand ou bien joué aux fléchettes, on connaît l'apparence d'une cible, ce rond aux cercles concentriques de plusieurs couleurs et dont le centre, le point que chacun cherche à atteindre pour montrer son habileté, est généralement noir.

Maintenant, éloignons-nous suffisamment de la cible pour que le centre noir soit tout petit et ressemble à une mouche posée à cet endroit. Si jamais en tirant on touche cette « mouche », autrement dit, si on fait mouche, c'est que on est plutôt un bon tireur. C'est de cette mouche-là que vient cette expression qui date du XIX^e siècle et qui, au figuré, indique qu'on atteint le résultat visé ou qu'on touche un point sensible.

(<http://www.expressio.fr/expressions/faire-mouche.php>).

Exemple :

« Quelle péroraison ! D'une concision, d'une violence, d'une aigreur ! Vous *faisiez mouche* à chaque mot. » (Marcel Aymé - *La tête des autres*).

Faire long feu *Traîner en longueur, ne pas produire l'effet attendu, échouer*

Cette expression est une métaphore qui date d'avant l'invention des cartouches étanches, lorsque, par exemple, on chargeait un fusil avec de la poudre parfois trop humide pour qu'elle puisse s'enflammer d'un coup au moment de la percussion et provoquer une explosion

D'une manière générale, si l'amorce ou la mèche destinée à faire exploser une cartouche, un bâton de dynamite, un pétard, un baril de poudre s'éteint ou se consume trop lentement pour provoquer l'explosion, *ça fait long feu*. (<http://www.expressio.fr/expressions/faire-long-feu.php>).

Battre la chamade *Céder, capituler*

Le terme chamade est un terme militaire datant du XVI^e siècle et venant de l'italien *chiamada* signifiant appel. Antoine Thomas en 1904 dit dans ses « Nouveaux essais de philologie française » : « Chamade » date du XVI^e siècle, car d'Aubigné l'emploie et Cotgrave l'enregistre dans son dictionnaire, paru en 1611. La chamade est un signal militaire signifiant aux ennemis que la ville assiégée et prête à capituler veut parlementer. Cette alerte est sonnée le plus souvent au tambour mais peut l'être également à la trompette ou tout simplement en arborant un drapeau blanc. Actuellement lorsque l'on fait référence à cette expression c'est surtout pour parler du « cœur qui bat la chamade ». Le cœur sous le coup d'une émotion importante - due le plus souvent à l'amour - s'affole et palpite au rythme des battements d'un tambour. Ainsi quand le « cœur bat la chamade » il cède au raz de marée des émotions; assiégé, il s'emballe se retrouvant prêt à se rendre. Cependant, contrairement à la situation militaire, ce n'est pas alors une capitulation ... car si ce n'est de la colère, ce peut-être une victoire de l'amour et le début d'une belle histoire. (<http://www.mon-expression.info/battre-la-chamade-avoir-le-coeur-qui-bat-la-chamade>).

Exemple:

« Mon cœur battait la chamade » (Françoise Sagan).

Battre la breloque *Déraisonner*

Le mot breloque peut avoir deux significations : - Celle d'une batterie de tambours au rythme irrégulier, qui servait à faire rompre les rangs et amenait donc une certaine désorganisation.

- La breloque est aussi un petit bijou fantaisie, accroché à un bracelet ou à une chaîne de montre,

et donc de peu de valeur. C'est donc la première signification du terme qui a amené le sens actuel de l'expression, en référence à la forme d'anarchie qui suivait le son de la berloque.

(<http://www.francparler.com/syntaxme.php?id=80>)

Exemple :

« On disait autrefois, plus communément, berloque, comme dans la langue militaire et dans celle des pompiers, qui donnaient, pendant la Première guerre mondiale, à Paris, le signal de fin d'alerte en *battant la berloque* » (M.Rat).

Passer l'arme à gauche *Mourir*

Cette expression du début du XIXe siècle est d'origine militaire, un métier où la mort professionnelle est très pratiquée.

Une explication lie l'origine de l'expression à la pratique de l'escrime. La main qui tient le fleuret étant en général la droite, passer l'arme à gauche au duelliste, c'était la lui arracher de la main droite donc pouvoir ensuite aisément le tuer. Une autre explication vient de la position du repos (par opposition à celle du garde-à-vous) qui est celle où le soldat pose son fusil au pied gauche. Et du repos au repos éternel, il n'y a parfois qu'un petit pas.

<http://www.expressio.fr/expressions/passer-l-arme-a-gauche.php>).

Exemple :

« Les crânes sont les six maîtres d'armes à qui j'ai fait *passer l'arme à gauche* » (Stello d'Alfred de Vigny).

Etre mis à pied

Cette expression est très répandue depuis quelques siècles. Elle signifie simplement le renvoi temporaire ou permanent d'un employé à la suite d'un manque de travail ou d'une faute professionnelle.

L'origine et le sens propre de cette expression sont pourtant beaucoup plus près de la réalité que l'on croit. Au temps de la cavalerie, quand un grenadier était pris en faute, il était privé de son cheval, sa monture, pendant plusieurs jours. Il devait donc se déplacer à pied. Cette mise à pied était la sanction habituelle, une sorte de dégradation provisoire, pour tous les fautifs de la cavalerie. (<http://www.journallanouvelle.ca/article-233255-Etre-mis-a-pied.html>)

Exemple:

« On dit aussi qu'on a mis quelqu'un à pied, quand on lui a fait vendre son équipement »
(Furetière).

Faire les pieds *Lui donner une bonne leçon*

Cette expression semble être née dans la première moitié du XXe siècle. Elle pourrait faire référence aux longues marches qui étaient imposées aux soldats pour les endurcir. De là, « faire les pieds à quelqu'un » signifierait l'exercer, lui faire la morale et donc, lui donner une leçon.
(<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/675/faire-les-pieds-a-quelqu-un/>).

Exemple:

„Ça lui fera les pieds“ (Duneton, 1978, p.194).

Tirer au flanc *Éviter le travail*

Cette expression nous viendrait du milieu militaire à la fin du XIXe siècle. Dans une armée en ordre de bataille, il y a l'avant de la troupe, le front, là où ça chauffe, où il est possible de faire preuve d'héroïsme ou de mourir très rapidement, et les flancs, lieux généralement plus calmes où il vaut mieux se trouver si on n'a trop l'intention de mourir bêtement pour une cause qui nous dépasse. Celui qui se trouvait au front et qui, pris d'un besoin pressant, se déportait vers le flanc était quelqu'un qui cherchait à échapper aux principaux risques et qui était plutôt mal vu par ses petits camarades. Par extension, celui qui se faufile en douce vers le côté pour éviter quelque chose de déplaisant, le paresseux qui veut en faire le moins possible, qui cherche à échapper aux corvées, est devenu le tire-au-flanc, sens qui s'est ensuite répandu très largement hors du monde militaire. (<http://www.expressio.fr/expressions/tirer-au-flanc-au-cul.php>).

Exemple:

« - Vous pensez qu'il sort le soir ? - Non pas lui, en tous cas, il n'en a pas la réputation. Disons qu'il a un côté *tire-au-flanc* et passe beaucoup de temps près du distributeur de boissons » (Gérard Faure - *Les innocents de Roch Tredudon*).

Fausser compagnie *Quitter un groupe sans prévenir*

Cette expression est connue depuis XVe siècle. *Fausser* a ici le sens de « être faux, infidèle » et *compagnie* signifie « un groupe de compagnons ». En effet, c'est l'idée de trahison que paraît contenir le verbe fausser (Duneton,p.195).

Exemple:

« On dit, *fausser compagnie*, ou jouer à *la fausse compagnie*, pour dire, quitter un parti, trahir ceux avec qui on est associé » (Furetière).

Filer à l'anglaise *Fuir discrètement sans se faire remarquer*

Filer à l'anglaise, c'est disparaître sans se faire remarquer, sans dire au revoir ni remercier son hôte. D'après Maurice Rat, ce serait le sans-gêne des Anglais qui aurait donné naissance à l'expression. Il faut toutefois voir dans cette explication une anglophobie qui était dans la mentalité des Français pendant des siècles de rivalité et de guerre. A noter que, comme pour se venger, les Anglais utilisent notre expression en l'adaptant à leur nationalisme : *to take french leave*. Le sens est absolument le même.

(http://www.pourquoi.com/expressions_langage/pourquoi-filer-anglaise.html)

Exemple:

« Le français file-t-il à l'anglaise pour satisfaire les touristes »
(<http://www.laprovence.com/article/avignon/le-francais-file-t-il-a-langlaise-pour-satisfaire-les-touristes>)

Les anglais ont débarqué *Avoir ses règles (menstruation)*

Cette expression est devenue populaire au cours du XIXe siècle. Lors des guerres napoléoniennes qui opposèrent les Français aux Anglais, ces derniers étaient vêtus de l'« habit rouge ». Le flot de soldats débarquant sur nos côtes pouvant être comparé, du fait de la couleur de l'uniforme et des combats qui s'annonçaient, à un flot de sang. Cette image est donc restée dans le parler populaire, pour définir un autre type de « combat », biologique, naturel et sain, cette fois, qui a lieu chaque mois au sein du corps féminin.

(<http://www.franparler.com/syntagme.php?id=193>)

Exemple:

« Il n'est pas moyen ce soir, chéri: *les anglais ont débarqué* » (Lynal).

Un vieux de la vieille *Avoir de l'expérience, Un vieux soldat*

Cette locution, qui date du XIXe siècle, est en effet une version courte de « un vieux de la vieille garde », car c'est bien de soldats d'une garde qu'il est question ici. Il s'agit en fait de la garde impériale créée par Napoléon Ier en 1804. Composée d'environ 100 000 hommes, c'était une troupe d'élite divisée en une vieille, une moyenne et une jeune garde. Une fois l'empereur déchu, les anciens qui racontaient leurs exploits aux plus jeunes étaient appelés « les vieux de la vieille (garde) ». Avec le temps, ces soldats ayant été oubliés, *les vieux de la vieille* a fini par désigner des vétérans ayant beaucoup d'expérience dans leur profession ou un domaine particulier.

(<http://www.expressio.fr/expressions/un-vieux-de-la-vieille.php>).

Exemple:

« Vous voilà plus couturé de blessures qu'un *vieux de la vieille*. » (Romain Rolland - *Deux hommes se rencontrent*).

Etre de la revue *Etre frustré dans ses espérances, être déçu*

À l'époque bénie où le service militaire existait encore, de nombreux appelés ont eu l'immense plaisir d'*être de la revue*. En effet, c'est souvent alors qu'ils se préparaient à partir pour une permission bien méritée de quelques jours, qu'ils étaient désignés pour participer à une cérémonie militaire quelconque comme un défilé ou une inspection de la troupe (la revue). D'où la double frustration, celle de participer à une manifestation pour laquelle les contraintes sont fortes (nettoyage des armes et des chaussures, repassage de l'uniforme, attente souvent très longue...) et dont l'intérêt, pour celui qui s'y colle, est loin d'être évident, et celle de ne pas pouvoir aller revoir sa famille ou sa dulcinée. C'est au XIXe siècle que cette expression est apparue, très vite sortie du contexte militaire pour désigner des espérances déçues, comme la permission qui s'envole.

(<http://www.expressio.fr/expressions/etre-de-la-revue.php>)

Exemple:

« - *On est de la revue*. - En effet, vous ne vous marierez pas encore, cette fois-ci... » (Sacha Guitry - *Ils étaient neuf célibataires*).

Locutions lituaniennes

En langue lituanienne il n'y a pas beaucoup de locutions destinées à la thématique de l'armée. Les deux derniers siècles la Lituanie a subi plusieurs occupations de la part des russes et des allemands. Cela explique que la langue lituanienne n'a pas été enrichie par des expressions de guerre ou de l'armée. A la campagne on trouve encore des telles locutions mais leurs origines parviennent plutôt des langues des envahisseurs. Dans le dictionnaire phraséologique de la langue lituanienne on trouve des locutions suivantes :

Locution lituanienne	Traduction française	Traduction littérale
Po baltu bilietu	Etre exempt du service militaire	Sous le billet blanche
Gyva jėga	Soldats	Force vivante
Jūros vilkas	Marin	Loup de mer
Kailį nešti	S'enfuir	Porter sa peau
Baltas bilietas	Exemption de l'armée	Billet blanc
Šilta kėdė	Avoir un bon poste	Chaise chaude
Kirvelį išnešti	Fuir de son service militaire	Partir avec une hache
Kojas patemti	Mourir au combat	Distorsion des pieds
Kardus sukryžiuoti	Se battre	Croiser les épées
Kaip po karo	Un grand désordre	Comme après guerre
Patrankų mėsa	Aller au combat pour mourir	Viande du canon

Les locutions françaises équivalentes aux locutions lituaniennes de cette thématique sont :

- Kailį nešti → Fausser compagnie
- Kirvelį išnešti → Tirer au flanc

IV. Classification d'après les parties du discours

A. Niklas-Salminen classifie les locutions phraséologiques d'après les parties du discours. Ainsi on pourrait distinguer les unités phraséologiques verbales qui sont les plus nombreuses dans la langue française :

- avoir la puce à l'oreille
- battre sa coulpe
- battre la chamade
- chanter la pomme
- entrer en lice
- faire ses ablutions
- faire la sainte nitouche
- faire la bombe
- faire des fredaines
- faire les 400 coups
- faire mouche
- faire long feu
- faire bonne chère
- filer à l'anglaise
- jeter son dévolu
- rendre l'âme
- rester sur le carreau
- prendre son pied
- passer l'arme à gauche
- mettre au pied du mur
- sabler la champagne

Nous constatons que les locutions verbales avec le verbe faire sont les plus nombreuses dans la langue française

Selon la classification de Niklas-Salminen on pourrait distinguer aussi les unités phraséologiques adjectivales :

- à bon chat bon rat
- blanc Bleu Belge
- amoureux des onze mille vierges
- à titre Larigot
- pauvre d'esprit
- un vieux de la vieille
- une franche lippée
- c'est un peu fort de café !
- de bon aloi
- des vertes et des pas mûres
- il y a belle lurette
- le marché noir
- le mauvais œil
- connu comme le loup blanc
- claire comme de l'eau de roche
- blanc comme un linge
- aimable comme une porte de prison
- blanc de peur
- bien à la main
- à marquer d'une pierre blanche
- armé jusqu'aux dents
- bonnet blanc, blanc bonnet
- bon Dieu de

Exemple:

« *C'est une amie d'enfance, bon Dieu, cette bon Dieu de Moselle.* (Jean-Paul Sartre, *Les Temps modernes*, 1945, p. 1199)

Pour ce qui est des unités phraséologiques nominales on peut citer des locutions suivantes :

- bouche à oreilles
- de fil en aiguille
- nez à nez
- à bras le corps
- c'est dans la poche
- c'est galère
- c'est la cerise sur le gâteau
- c'est le bouquet
- corps et âme
- de main de maître
- de sac et de corde
- des clous !
- en tête-à-tête
- entre chien et loup
- abbaye de Monte-à-Regret

Exemple:

- Sais-tu où je vais ? demanda Montparnasse.
- À l'abbaye de Monte-à-Regret, dit Gavroche. — Farceur ! (Victor Hugo, *Les Misérables*)

Après avoir cité les unités phraséologiques nominales nous pouvons constater que beaucoup de locutions nominales contiennent les mots des parties du corps humain comme bras, tête, nez, bouche, oreille.

Le même auteur classifie aussi les unités phraséologiques adverbiales :

- à corps et à cris
- à la française
- à la force du poignet
- à dix lieues à la ronde

- à bon compte
- à belles dents

Exemple: « Je dis qu'elle m'a mordu à belles dents, comme vous voyez. Je dis qu'elle ne voulait pas me lâcher ». (Alexandre Dumas, *Les Mille et Un Fantômes*)

- à franc étrier
- à coups de serpe
- à la cavalière
- à jambes rebindaines
- à la va comme je te pousse
- à la queue leu-leu
- à force ouverte
- à dépêche-compagnon
- à la force du poignet
- à fleur de corde
- à bâtons rompus
- à beaucoup près
- à fleur d'eau

Exemple: « Mais partons sans retard, car l'embarcation ne serait pas en sûreté auprès de ces roches, qui se montrent à *fleur d'eau* ». (Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1873)

- à grande échelle
- à cœur de journée
- à contre-archet
- à coups de serpe
- à la bonne franquette

Comme nous le voyons toutes les locutions adverbiales commencent pas la préposition à. Selon la même classification on trouve quelques unités phraséologiques interjectives:

- Dieu me pardonne!
- les deux mon capitaine!
- ma parole d'honneur!

- nom de Dieu!
- à tout à l'heure
- à votre santé
- doux Jésus
- gardez la monnaie
- aux armes
- bordel de merde
- ta gueule
- vingt dieux
- voyons voir
- tant pis, tant mieux
- zut au berger

On peut voir ici assez souvent le mot *dieu* et des mots argotiques.

Par suite de cette classification Niklas-Salminen distingue les locutions prépositives/conjonctives:

- à cause de
- à cet effet
- au risque de
- défense de
- du milieu de
- par comparaison à
- à partir de
- de telle sorte que
- en comparaison de
- pour ce qui est de
- quel que soit
- en même temps que
- sous les yeux de
- sous prétexte de

- en raison de
- jusques et y compris
- à force de
- à la réserve de
- à l'aide de
- à l'exemple de
- de la part de
- de chez
- de niveau avec
- au nom de
- sur le plan

Nous voyons que les locutions prépositives/conjonctives sont souvent construites selon le modèle : à + nom + de, de + nom+ avec ou nom + de.

Conclusion

Nous croyons pouvoir dire que le travail que nous avons fait, nous a permis d'arriver à certaines conclusions intéressantes et justifie notre conviction sur l'utilité de ce genre de recherches de la phraséologie du français et du lituanien.

Nous avons analysé les caractéristiques théoriques de ce phénomène du point de vue de différents auteurs francophones et lituaniens. Chaque linguiste essaye de présenter ce phénomène différemment et le terme « phraséologie » est traité de différentes façons. Il faudrait remarquer que certains auteurs français ne parlent pas beaucoup de la phraséologie. Par exemple, Jacqueline Picoche définit ce phénomène comme *les unités lexicales graphiquement complexes* mais A. Rey et S. Chantreau le définissent comme *un système de particularités expressives*. Pour J.Garde-Tamine c'est une espèce de *collocation*. Nous voyons que les théories concernant la phraséologie sont encore loin d'être unifiées.

Nous avons constaté qu'il existe plusieurs classifications des unités phraséologiques. Bien que Ch. Bally est le premier linguiste qui a classé les locutions phraséologiques et a établi leurs traits particuliers, le linguiste russe Vinogradov a donné une classification plus complète à la suite de la classification du linguiste suisse mais sa classification ne peut pas être appliquée à n'importe quelle langue à cause de ses propres particularités mais les classifications des deux linguistes ont la même base et le même principe.

Les recherches que nous avons fait en décrivant l'actualisation des unités phraséologiques des auteurs russes Z. Khovanskaia et L. Dmitrieva nous ont permis de constater que les traits spécifiques de l'actualisation des unités phraséologiques sont liés à leur caractère discret et à leur nature imagée et expressive, l'actualisation double du sens dénoté et connoté et permet de créer des effets de style éclatant.

Après avoir analysé et présenté des unités phraséologiques françaises et lituaniennes d'après la classification thématique, nous pouvons constater que les locutions françaises sont bien classifiées thématiquement, ce qui n'est pas le cas en langue lituanienne et cela nous a compliqué un peu notre travail de recherche. Les origines étymologiques des locutions de la langue française sont mieux décrites et mieux présentées dans plusieurs sources des auteurs français par rapport aux locutions de la langue lituanienne dont les origines étymologiques ne sont pas décrites dans aucun ouvrage. Il est certainement difficile de traduire la plupart des locutions

françaises sans connaître leur contexte historique. Les locutions lituaniennes sont aussi difficiles à traduire à cause d'un grand nombre de mots diminutifs qui sont plus nombreux que dans la langue française. On trouve peu de locutions qui soient équivalentes dans les deux langues mais dans la thématique de l'Eglise où le contexte religieux est souvent le même et on peut trouver plus de locutions de la même signification.

La classification des unités phraséologiques d'après les parties du discours nous a permis de constater que les unités phraséologiques verbales sont les plus nombreuses dans les deux langues.

Nous croyons que les études portant sur la phraséologie du français et du lituanien peuvent ouvrir des voix de recherches dans des directions différentes et qui sont : les aspects théoriques et pratiques, la traduction des phraséologismes, enfin la rédaction des textes de spécialité ou la normalisation de la phraséologie terminologique.

Dans le cadre du discours, la création d'un dictionnaire phraséologique répondrait à une absence à l'heure actuelle de tels dictionnaires phraséologiques bilingues et faciliterait l'usage des deux langues pour les locuteurs non natifs.

BIBLIOGRAPHIE

1. Bally, Charles, *Stylistique de la langue française*. Genève, Georg & cie, 1951.
2. Cruse, Alan, *Lexical Semantics*. Cambridge University Press, 1986.
3. Chomsky, Noam, *Aspects de la théorie syntaxique*. Editions du Seuil (édition française) 1971.
4. Duneton, Claude, *La Puce a l'oreille*. Éditions Stock, 1978.
5. Desmet, I. Boutaeb, S., *Terme et mot: propositions pour la terminologie*, Paris, La Banque des Mots, Nr. Spécial, CILF, 1994.
6. Drotvinas, Vincentas, *Lietuvių kalbos leksika ir frazeologija*. Vilnius, LTSR aukštojo ir specialiojo vidurinio mokslo ministerija. 1987.
7. Ermanyte, I., Paulauskas, J., *Frazeologijos žodynas*. Vilnius, Lietuvių kalbos institutas, 2001.
8. Gak, V.G, *Sopostavitelnaja leksikologija*. Moscou, Mezdunarodnyje otnoshenija, 1977.
9. Gouadec, Daniel, *Terminologie et phraséologie pour traduire*. Paris, La Maison du Dictionnaire, 1996.
10. Gouadec, Daniel, *Nature et traitement des entités phraséologiques*. Paris, La Maison du Dictionnaire, 1994.
11. Gardes- Tamine, Joëlle, *La Stylistique*. Paris, Armand Colin, 1992.
12. Gardes- Tamine, Joëlle, *La Grammaire. Lexicologie Méthode et exercices corrigés*. Paris. Armand Colin, 1998.
13. *Grand Larousse de la langue française*. Paris, Larousse, 1971.
14. Picoche, Jaqueline. *Précis de lexicologie française. L'étude et l'enseignement du vocabulaire*. Nathan Université, Paris 1992.
15. Niklas Salminen, Aino, *La lexicologie*. Coll. Cursus, Armand Colin, Paris, 1997.
16. Khovanskaia, Z., Dmitrieva, L, *Stylistique française*. Moscou, V.S, 1991.
17. Loiseau, Laurent, *Ça vient d'où?*. Paris, Les Almaniaks, 2010.
18. Wiznitzer, Manuel. *Etes- Vous à la page?*. München, Max Hueber Verlag, 1972.
19. Rat, Maurice, *Dictionnaire des locutions françaises*. Paris, Librairie Larousse, 1957.

20. *Le nouveau petit Robert*. Paris, Editions Le Robert, 1993.
21. Rey, Alain., Chantreau, Sophie, *Dictionnaires des expressions et locutions*. Paris, Le Robert, 1989.
22. Timeskova, I., Tarkhova, N., *Essai de lexicologie du français moderne*, Léninegrad, 1967.

SOURCES

1. <http://www.francparler.com/syntagme.php?id=193>
2. <http://www.expressio.fr/expressions>
3. http://www.pourquoi.com/expressions_langage/pourquoi-filer-anglaise.html
4. <http://www.mon-expression.info>
5. <http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise>
6. <http://www.mon-expression.info/faire-bonne-chere>
7. <http://pagesperso-orange.fr/doublepictures/yougosom.htm>
8. http://www.lesechos.fr/info/marches/afp_00231997.htm?xtor=RSS-2054
9. http://pages.videotron.com/micpreno/chanter_la_pomme.htm
10. http://www.casafree.com/modules/newbb/viewtopic.php?topic_id=30424&start=10
11. <http://www.les-expressions.com/resultats.php?toid=12>
12. <http://www.journallanouvelle.ca/article-233255-Etre-mis-a-pied.html>
13. http://fr.wiktionary.org/wiki/Cat%C3%A9gorie:Locutions_nominales_en_fran%C3%A7ais